



Auguste Strindberg

# LA SONATE DES SPECTRES

ET

# ÉCLAIRS

1949

---

## Table des matières

---

LA SONATE DES SPECTRES .....	3
DÉCOR .....	4
PERSONNAGES .....	5
ACTE PREMIER.....	6
ACTE DEUXIÈME .....	34
ACTE TROISIÈME.....	58
ÉCLAIRS.....	77
PERSONNAGES .....	78
ACTE PREMIER.....	79
ACTE DEUXIÈME .....	108
ACTE TROISIÈME.....	141
À propos de cette édition électronique .....	158

# **LA SONATE DES SPECTRES**

*Pièce en trois actes*

Traduction de Maurice Rémon

## DÉCOR

Rez-de-chaussée et premier étage d'une maison moderne, on ne voit que l'angle de la façade qui se termine au rez-de-chaussée par un salon rond et au premier étage par un balcon qui porte une hampe de drapeau.

Par la fenêtre ouverte du salon rond, on aperçoit, quand le rideau est tiré, la statue en marbre blanc d'une jeune femme, entourée de palmiers et vivement éclairée par les rayons du soleil. À la fenêtre de gauche, des jacinthes en pots, bleues, blanches et rouges.

Sur la balustrade du balcon, au premier étage, pendent un couvre-lit en soie bleue et deux oreillers blancs. À l'intérieur des fenêtres de gauche sont suspendus des draps blancs.

C'est une claire matinée de dimanche.

Devant la maison, au premier plan, un banc vert. À droite, au premier plan, une fontaine publique ; à gauche, une colonne d'affiches.

Au fond, à gauche, la porte d'entrée, par laquelle on voit l'escalier ; les marches sont de marbre blanc, la rampe en acajou est supportée par des barreaux de cuivre ; dehors, de chaque côté de la porte, des lauriers en caisses.

À gauche de la porte, une fenêtre avec un miroir (espion). L'angle où est le salon rond donne sur une rue transversale qui se perd dans le lointain.

## PERSONNAGES

LE VIEUX, Le Directeur Hummel.

L'ÉTUDIANT, Archenholz.

LA LAITIÈRE. (Apparition.)

LA CONCIERGE.

LE MORT, Consul.

LA DAME EN NOIR, fille du Mort et de la Concierge.

LE COLONEL.

LA MOMIE, femme du Colonel.

LA JEUNE FILLE, fille du Colonel. (C'est la fille du Vieux.)

L'HOMME DE QUALITÉ, nommé le baron Skanskorg, fiancé  
à la fille de la Concierge.

LA FIANCÉE, ancienne fiancée de Hummel, vieille à che-  
veux blancs.

JOHANSSON, domestique chez Hummel.

BENGTSSON, domestique du Colonel.

LA CUISINIÈRE DU COLONEL.

## ACTE PREMIER

Quand le rideau se lève, plusieurs églises sonnent au loin. La porte d'entrée est ouverte à deux battants ; une femme, en vêtements sombres, se tient immobile sur l'escalier.

La Concierge balaie le vestibule ; puis elle frotte les cuivres de la porte et ensuite arrose les lauriers qui sont devant.

Dans un fauteuil roulant, placé près de la colonne d'affiches, est assis un vieux Monsieur qui lit son journal ; il a la barbe et les cheveux blancs et porte des lunettes.

La Laitière arrive en tournant le coin de la rue ; elle porte des bouteilles dans un panier en fil de fer ; elle a une robe d'été, souliers bruns, bas noirs et bonnet blanc.

Elle ôte son bonnet et l'accroche à la fontaine, essuie la sueur de son front, boit une gorgée au gobelet de la fontaine, se lave les mains et arrange ses cheveux en se regardant au miroir de l'eau.

On entend la cloche d'un vapeur, et les notes graves d'un orgue, venues d'une église voisine, traversent de temps à autre le silence.

Quand la laitère a achevé sa toilette, arrive, par la gauche :

**L'ÉTUDIANT.** *Il semble encore mal réveillé, il n'est pas rasé. Il va à la fontaine. Un silence.*

Puis-je avoir le gobelet ?

**LA LAITIÈRE** *tire le gobelet à elle.*

L'ÉTUDIANT.

Tu n'as pas encore fini ?

LA LAITIÈRE *le regarde avec épouvante.*

LE VIEUX, *à part.*

Avec qui parle-t-il ? Je ne vois personne. Est-ce qu'il est fou ? (Il continue à le considérer avec stupeur.)

L'ÉTUDIANT.

Pourquoi me regardes-tu ainsi ? Ai-je l'air si terrible ? Oui, je n'ai pas dormi cette nuit, et tu crois naturellement que je suis sorti, que j'ai fait la fête...

LA LAITIÈRE, *même jeu.*

L'ÉTUDIANT.

... que j'ai bu du punch, hein ? Est-ce que je sens le punch ?

LA LAITIÈRE, *même jeu.*

L'ÉTUDIANT.

Je ne suis pas rasé, je le sais bien... Donne-moi à boire, jeune fille, je l'ai bien gagné. (*Un silence.*) Eh bien, alors, il faut que je te raconte que j'ai, toute la nuit, pansé des blessés et veillé des malades ; j'ai, en effet, assisté hier soir à l'écroulement de la maison : tu sais tout, maintenant.

LA LAITIÈRE *emplit le gobelet et lui donne à boire.*

L'ÉTUDIANT.

Merci.

LA LAITIÈRE *reste immobile.*

L'ÉTUDIANT, *lentement.*

Veux-tu me rendre un grand service ? (*Un silence.*) Voici la chose : j'ai les yeux enflammés, tu le vois, mais mes mains ont touché des blessés et des cadavres ; aussi ne puis-je me laver les yeux sans danger... Veux-tu prendre mon mouchoir, qui est tout propre, le tremper dans l'eau fraîche et en bassiner mes pauvres yeux ? Veux-tu ? Veux-tu être la bonne Samaritaine ?

LA LAITIÈRE *fait avec hésitation ce qu'il demande.*

L'ÉTUDIANT.

Merci, ma chère enfant. (*Il tire son porte-monnaie.*)

LA LAITIÈRE *fait un geste de refus.*

L'ÉTUDIANT.

Excuse mon inadvertance, mais je suis accablé de sommeil.

LA LAITIÈRE *disparaît.*

LE VIEUX, *à l'étudiant.*

Pardonnez-moi si je vous adresse la parole, mais je vous entends dire que vous avez assisté hier soir à la catastrophe... J'en lisais précisément le récit dans le journal.

L'ÉTUDIANT.

C'est déjà dans le journal ?

LE VIEUX.

Oui, tout y est. Et votre portrait aussi. Mais on regrette de ne pas avoir appris le nom du brave étudiant...

L'ÉTUDIANT *regardant le journal.*

Vraiment ? C'est bien moi, oui.

LE VIEUX.

Avec qui venez-vous de causer ?

L'ÉTUDIANT.

Vous ne l'avez donc pas vu ? (*Un silence.*)

LE VIEUX.

Serait-il indiscret de... de vous demander votre nom ?

L'ÉTUDIANT.

Dans quel but ? Je n'aime pas la publicité : si l'on est loué, on est aussi blâmé. L'art de diffamer s'est bien développé... et d'ailleurs je ne demande aucune récompense...

LE VIEUX.

Vous êtes riche, sans doute ?

L'ÉTUDIANT.

Pas du tout : au contraire, très pauvre.

LE VIEUX.

Écoutez, je crois avoir déjà entendu votre voix... J'avais un ami de jeunesse qui avait exactement votre accent... Ne

seriez-vous pas par hasard parent du grand négociant Archenholz ?

L'ÉTUDIANT.

C'était mon père.

LE VIEUX.

Les voies du Destin sont merveilleuses. Je vous ai vu quand vous étiez un petit enfant, et cela dans des circonstances particulièrement pénibles...

L'ÉTUDIANT.

Oui, je suis, paraît-il, venu au monde pendant une faille...

LE VIEUX.

Précisément.

L'ÉTUDIANT.

Puis-je me permettre de vous demander votre nom ?

LE VIEUX.

Je suis le Directeur Hummel.

L'ÉTUDIANT.

Vraiment ?... Alors, je me souviens.

LE VIEUX.

Vous avez souvent entendu prononcer mon nom dans la maison de votre père ?

L'ÉTUDIANT.

Oui.

LE VIEUX.

Et peut-être avec une certaine animosité ? (*L'Étudiant ne répond pas.*) Oui, je m'en doute bien. On disait, n'est-ce pas, que j'avais ruiné votre père ? Tous ceux qui se sont ruinés par d'absurdes spéculations se considèrent comme lésés par celui qu'ils n'ont pu mettre dedans. (*Un silence.*) En réalité voici ce qui en est : votre père m'a dépouillé de dix-sept mille couronnes, qui constituaient alors toutes mes économies.

L'ÉTUDIANT.

Il est remarquable de voir qu'une histoire puisse être racontée de deux façons si contradictoires.

LE VIEUX.

Vous ne croyez pourtant pas que je ne vous dis pas la vérité ?

L'ÉTUDIANT.

Que dois-je croire ? Mon père ne mentait pas.

LE VIEUX.

C'est vrai : un père ne ment jamais... Mais moi aussi je suis père, par conséquent...

L'ÉTUDIANT.

Où voulez-vous en venir ?

LE VIEUX.

J'ai sauvé votre père de la misère, et il m'en a récompensé par toute la terrible haine que crée l'obligation à la reconnaissance... il a appris à sa famille à dire du mal de moi.

L'ÉTUDIANT.

Peut-être l'avez-vous rendu ingrat en empoisonnant le secours que vous lui accordiez par des humiliations inutiles ?

LE VIEUX.

Tout secours, monsieur, est une humiliation.

L'ÉTUDIANT.

Que voulez-vous de moi ?

LE VIEUX.

Je ne demande pas d'argent, mais si vous voulez me rendre de petits services, je serai bien payé. Vous voyez que je suis infirme ; certains disent que c'est ma faute, d'autres que c'est celle de mes parents : pour moi, je croirais volontiers que c'est la vie même qui en est responsable avec ses embûches, car évite-t-on un de ses pièges, on tombe sûrement dans un autre. Ainsi je ne peux pas monter les escaliers ni tirer le cordon des sonnettes, et voilà pourquoi je vous dis : aidez-moi !

L'ÉTUDIANT.

Que puis-je faire ?

LE VIEUX.

Pour commencer, poussez mon fauteuil plus près de la colonne, que je puisse lire les affiches : je veux voir ce que l'on joue ce soir.

L'ÉTUDIANT, *poussant le fauteuil roulant.*

Vous n'avez donc pas de domestique ?

LE VIEUX.

Si, mais il est allé faire une course... il revient tout de suite... Vous êtes médecin ?

L'ÉTUDIANT.

Non, j'étudie les langues, mais je ne sais d'ailleurs pas ce que je ferai plus tard...

LE VIEUX.

Oho... Savez-vous les mathématiques ?

L'ÉTUDIANT.

Oui, probablement.

LE VIEUX.

Bon ! Aimeriez-vous avoir une situation ?

L'ÉTUDIANT.

Ma foi, pourquoi pas ?

LE VIEUX.

Bien. (*Il lit l'affiche.*) On donne *la Walkyrie* en matinée... Le Colonel y assistera sûrement avec sa fille et, comme il se

place toujours à l'extrémité du sixième rang, je vous mettrai à côté... Voulez-vous aller à la cabine téléphonique et retenir un fauteuil au sixième rang, n° 82 ?

L'ÉTUDIANT.

Il faut que j'aille cet après-midi à l'Opéra ?

LE VIEUX.

Oui, vous n'avez qu'à m'obéir et tout ira bien pour vous. Je veux que vous soyez heureux, riche et honoré. Votre conduite d'hier, comme courageux sauveteur, vous rendra célèbre demain et votre nom aura de la valeur.

L'ÉTUDIANT, *allant à la cabine téléphonique.*

Voilà une aventure amusante...

LE VIEUX.

Êtes-vous sportsman ?

L'ÉTUDIANT.

Oui, pour mon malheur...

LE VIEUX.

Eh bien, cela fera votre bonheur. Téléphonnez. (*Il lit le journal. La femme en vêtements sombres est sortie dans la rue et parle à la Concierge. Le Vieux écoute, mais le public n'entend rien. L'Étudiant revient.*)

LE VIEUX.

Vous avez loué ?

L'ÉTUDIANT.

C'est fait.

LE VIEUX.

Vous voyez cette maison ?

L'ÉTUDIANT.

Je l'ai bien remarquée. Je suis passé ici hier, quand le soleil donnait sur les fenêtres... Je me suis représenté toute la beauté et tout le luxe qu'elle devait contenir et j'ai dit à un camarade : Si on pouvait avoir un appartement là-dedans, au quatrième, une jolie femme, jeune, deux beaux enfants, et vingt mille couronnes de rentes...

LE VIEUX.

Vous avez dit cela ? Vous l'avez dit ? Voyez-vous ça ! Moi aussi j'aime cette maison.

L'ÉTUDIANT.

Vous spéculiez sur les maisons ?

LE VIEUX.

Hem... oui. Mais pas de la façon que vous voulez dire.

L'ÉTUDIANT.

Vous connaissez les gens qui habitent là ?

LE VIEUX.

Tous. À mon âge on connaît tout le monde, et les pères et les grands-pères, et on est toujours, en quelque manière, apparenté avec chacun. Je viens d'avoir mes quatre-vingts

ans... mais personne ne me connaît vraiment – je m'intéresse au sort des hommes... (*Dans le salon rond on tire le rideau. Le Colonel paraît à la fenêtre, en civil ; il regarde le thermomètre, puis rentre dans la chambre, et s'arrête devant la statue de marbre.*)

LE VIEUX.

Tenez, vous voyez, voici le Colonel à côté de qui vous serez placé cet après-midi...

L'ÉTUDIANT.

Ah, c'est le Colonel ? Je ne comprends rien à tout cela, mais c'est comme un conte de fées...

LE VIEUX.

Toute ma vie, monsieur, ressemble à un recueil de contes, et, bien qu'ils soient tous différents, ils sont reliés par un fil, et le leitmotiv revient régulièrement.

L'ÉTUDIANT.

Qui représente cette statue de marbre, là ?

LE VIEUX.

C'est sa femme, naturellement.

L'ÉTUDIANT.

Était-elle vraiment si charmante ?

LE VIEUX.

Hem ! oui... oui !

L'ÉTUDIANT.

Expliquez-vous donc.

LE VIEUX.

Nous ne pouvons juger personne, mon cher enfant. Et si je vous raconte maintenant qu'il la battait, qu'elle l'a abandonné, puis qu'elle est revenue, qu'elle l'a épousé une seconde fois et que maintenant elle vit là-dedans comme une momie et vénère sa propre statue, vous croirez que je suis fou.

L'ÉTUDIANT.

Je ne comprends pas cela.

LE VIEUX.

Je m'en doute bien. Et puis voici la fenêtre aux jacinthes. C'est là qu'habite sa fille... elle est sortie à cheval, mais elle va rentrer bientôt...

L'ÉTUDIANT.

Quelle est cette femme en noir qui parle à la Concierge ?

LE VIEUX.

Ah, voyez-vous, ça c'est un peu compliqué, mais cela a du rapport avec le mort de là-haut, là où vous voyez des draps blancs.

L'ÉTUDIANT.

Qui était-ce donc ?

## LE VIEUX.

C'était un homme comme nous, mais ce qui frappait le plus en lui, c'était sa vanité... Si vous étiez doué de seconde vue, comme les enfants nés le dimanche, vous le verriez bientôt sortir par cette porte pour considérer le drapeau du consulat hissé à mi-mât, car il était consul et aimait les couronnes, les lions, les insignes et les décorations.

## L'ÉTUDIANT.

Vous parliez d'enfant du dimanche... je suis en effet né un dimanche.

## LE VIEUX.

Non, vraiment ? Je m'en doutais... J'ai vu cela à la couleur de vos yeux... Mais alors vous pouvez voir ce que d'autres ne voient pas, l'avez-vous déjà remarqué ?

## L'ÉTUDIANT.

Je ne sais pas ce que les autres voient, mais souvent... On ne parle pas de ça.

## LE VIEUX.

J'en étais à peu près convaincu. Mais à moi vous pouvez parler de ça... car je... je comprends ces choses là.

## L'ÉTUDIANT.

Hier, par exemple... J'ai été attiré vers cette rue écartée où précisément cette maison s'est écroulée... j'arrivai là et je m'arrêtai devant le bâtiment que je n'avais encore jamais vu. Je remarquai alors une fente dans le mur, j'entendis des craquements dans les planchers, je m'élançai et je saisis un enfant qui marchait le long du mur. L'instant d'après la maison

s'écroulait... j'étais sauf, mais dans mes bras où je croyais tenir l'enfant, il n'y avait rien...

LE VIEUX.

Je dois dire que... Expliquez-moi une chose : pourquoi tout à l'heure faisiez-vous toutes sortes de gestes près de la fontaine, et pourquoi parliez-vous tout seul ?

L'ÉTUDIANT.

Vous n'avez donc pas vu la Laitière avec laquelle j'ai bavardé ?

LE VIEUX, *effrayé*.

La Laitière ?

L'ÉTUDIANT.

Mais oui, celle qui m'a tendu le gobelet ?

LE VIEUX.

Vraiment ? Alors, c'est comme ça !... Je ne peux pas voir, mais je suis capable d'autre chose... (*À ce moment une femme à cheveux blancs se met à la fenêtre où est l'espion.*) Vous voyez cette vieille femme à la fenêtre ? La voyez-vous ? Bien. Ç'a été ma fiancée, il y a soixante ans : j'en avais vingt. Soyez sans inquiétude, elle ne me reconnaît plus. Nous nous voyons tous les jours, mais sans que cela me fasse la moindre impression, et pourtant nous nous sommes juré jadis une éternelle fidélité... éternelle !

L'ÉTUDIANT.

Comme vous étiez imprudents dans ce temps-là ! nous ne parlons plus ainsi aux jeunes filles.

## LE VIEUX.

Pardonnez-nous, jeune homme, nous ne savions pas mieux faire. Mais pouvez-vous voir que cette vieille femme a été jeune et belle ?

## L'ÉTUDIANT.

Cela ne se voit plus. Pourtant elle a un beau regard, mais je ne vois pas bien les yeux. (*La Concierge sort, tenant une corbeille, et dispose des branches de pin par terre.*)

## LE VIEUX.

Ah, la Concierge ! Cette femme en noir est sa fille, et la fille du mort, et voilà pourquoi son mari a eu la place de concierge. Mais la femme en noir a un amant, qui est un homme distingué et elle espère devenir riche... Il est précisément en train de divorcer d'avec sa femme, qui lui fait don d'une maison-pour se débarrasser de lui. Cet amant distingué est le gendre du mort et, vous voyez, là-haut sur le balcon on met à l'air sa couverture et ses oreillers... C'est un peu compliqué, je le reconnais.

## L'ÉTUDIANT.

C'est terriblement compliqué.

## LE VIEUX.

Oui, en effet, intérieurement et extérieurement, si simple que cela paraisse.

## L'ÉTUDIANT.

Mais qui était donc le mort ?

LE VIEUX.

Vous me l'avez déjà demandé et je vous ai répondu : si vous pouviez voir de l'autre côté, où est l'escalier de service, vous verriez une masse de pauvres, qu'il a secourus... quand le cœur lui en disait...

L'ÉTUDIANT.

C'était donc un homme charitable ?

LE VIEUX.

Oui... quelquefois.

L'ÉTUDIANT.

Pas toujours ?

LE VIEUX.

Non... Les hommes sont ainsi faits. Poussez un peu plus mon fauteuil, s'il vous plaît, pour qu'il soit au soleil, j'ai terriblement froid. Quand on ne peut plus remuer, le sang se fige... Il faudra que je meure bientôt, je le sais bien, mais, auparavant, j'ai encore quelque chose à régler. Donnez-moi la main, et vous verrez comme j'ai froid...

L'ÉTUDIANT.

C'est extraordinaire ! (*Il recule.*)

LE VIEUX.

Ne vous éloignez pas : je suis las, je suis seul, mais je ne l'ai pas toujours été, sachez-le. J'ai derrière moi une vie interminable... interminablement longue ; j'ai rendu des hommes malheureux, et des hommes m'ont rendu malheureux : l'un doit compenser l'autre... Mais avant de mourir je

veux vous voir heureux. Nos destinées, par votre père – et pour d'autres raisons – sont entremêlées.

L'ÉTUDIANT.

Mais lâchez-moi la main ! Vous me prenez ma force : vous me glacez. Que voulez-vous ?

LE VIEUX.

Patience ! vous verrez et vous comprendrez. Voici venir la jeune fille...

L'ÉTUDIANT.

La fille du Colonel ?

LE VIEUX.

Oui, sa fille. Regardez-la. Avez-vous déjà vu un pareil chef-d'œuvre ?

L'ÉTUDIANT.

Elle ressemble à la statue de marbre, là-dedans.

LE VIEUX.

Puisque c'est sa mère !

L'ÉTUDIANT.

Vous avez raison, je n'ai encore jamais vu pareille femme née d'une femme... Heureux l'homme qui pourra la conduire à l'autel et la garder à son foyer !

LE VIEUX.

Vous sentez cela. Tout le monde ne comprend pas sa beauté... Bien : c'est écrit.

LA JEUNE FILLE *arrive par la gauche, en costume d'amazone moderne, et va lentement, sans regarder personne, jusqu'à la porte de la maison : là elle s'arrête et dit quelques mots à la Concierge, puis entre dans la maison.*

L'ÉTUDIANT *se tient la main devant les yeux.*

LE VIEUX.

Vous pleurez ?

L'ÉTUDIANT.

Pour qui n'a rien à attendre, il n'y a que la désespérance.

LE VIEUX.

Je peux ouvrir les portes et les cœurs, pourvu que je trouve un bras pour exécuter mes volontés. Servez-moi, et vous dominerez.

L'ÉTUDIANT.

Est-ce un pacte que vous me proposez ? Faut-il que je vende mon âme ?

LE VIEUX.

Vous n'avez besoin de rien vendre ! Voyez-vous, toute ma vie j'ai pris, maintenant j'ai soif de pouvoir donner, donner ! Mais personne ne veut recevoir... Je suis riche, très riche, mais je n'ai pas d'héritiers... sauf un vaurien, qui me torture à me faire mourir. Devenez pour moi un fils, soyez mon héritier, pendant que je suis encore en vie ; jouissez de l'existence de façon que j'y assiste, du moins de loin.

L'ÉTUDIANT.

Que faut-il faire ?

LE VIEUX.

D'abord écouter *la Walkyrie*.

L'ÉTUDIANT.

Cela, c'est convenu... et ensuite ?

LE VIEUX.

Ce soir vous serez assis là, dans le salon rond.

L'ÉTUDIANT.

Comment pourrai-je y pénétrer ?

LE VIEUX.

Par *la Walkyrie*.

L'ÉTUDIANT.

Pourquoi m'avez-vous choisi, moi précisément, comme intermédiaire ? Vous me connaissiez donc déjà ?

LE VIEUX.

Oui, naturellement. Il y a longtemps que je vous suis des yeux. Mais voyez là, sur le balcon, la servante qui met le drapeau en berne, puisque le consul est mort... et puis elle retourne la couverture et les oreillers. Voyez-vous cette couverture bleue ? Dessous ont dormi deux êtres, mais maintenant il n'y en a plus qu'un qui dort... (*La jeune fille paraît à la fenêtre : elle a changé de costume et arrose les jacinthes.*) La voici ma petite fille : regardez-la, regardez ! Elle parle aux fleurs, est-ce qu'elle ne ressemble pas elle-même aux jacinthes bleues ? Elle leur donne à boire, rien que de l'eau pure, et elles transforment l'eau en couleur et en parfum... Voici maintenant le Colonel avec son journal. Il lui montre

l'écroulement de la maison... Tenez, il lui signale votre portrait... Elle n'est pas indifférente, elle lit le récit de votre exploit... Je crois que le ciel se couvre : s'il venait à pleuvoir ? Je serai bien embarrassé si Johansson ne revient pas bientôt... (*Le ciel se couvre, et il fait sombre ; la vieille, près de l'espion, ferme sa fenêtre.*) Voici que ma fiancée ferme sa fenêtre !... Soixante-dix-neuf ans ! Cet espion est le seul miroir dont elle se serve, car elle ne s'y voit pas elle-même, elle n'y voit que le monde extérieur, et de deux côtés : mais le monde peut la voir, elle n'a pas songé à cela... C'est d'ailleurs une jolie vieille...

LE MORT, *dans son linceul, apparaît sur la porte.*

L'ÉTUDIANT.

Dieu du ciel, qu'est-ce que je vois ?

LE VIEUX.

Que voyez-vous ?

L'ÉTUDIANT.

Vous ne voyez pas le mort, à la porte ?

LE VIEUX.

Je ne vois rien. Mais c'est précisément ce que j'attendais, Racontez...

L'ÉTUDIANT.

Il sort dans la rue. (*Un silence.*) Il tourne la tête et regarde le drapeau.

LE VIEUX.

Qu'est-ce que je vous disais ? Il va sans doute aussi compter les couronnes et lire les cartes de visite... Malheur à ceux qui se seront abstenus !

L'ÉTUDIANT.

Le voici qui tourne le coin.

LE VIEUX.

Il veut compter les pauvres au pied de l'escalier de service... les pauvres sont si décoratifs... « Les bénédictions de tant de pauvres l'accompagnent. » Mais ma bénédiction à moi il ne l'aura pas. C'est un fameux gredin, entre nous soit dit.

L'ÉTUDIANT.

Mais bienfaisant...

LE VIEUX.

Un gredin bienfaisant, qui songeait toujours à un bel enterrement. Quand il sentit approcher sa fin, il a encore vivement escroqué cinquante mille couronnes à la ville... Maintenant sa fille va contracter un nouveau mariage et voudrait bien savoir si l'héritage... La canaille entend tout ce que nous disons, et c'est bien fait pour lui. Ah, voici Johansson.

JOHANSSON *arrive par la gauche.*

LE VIEUX.

Au rapport ?

JOHANSSON *parle sans qu'on puisse rien entendre.*

## LE VIEUX.

Alors, il n'était pas chez lui ? Tu n'es qu'un âne. Et au télégraphe ? Rien. Ensuite ? À six heures ce soir ? C'est bon. L'édition spéciale ? Le nom en toutes lettres. Étudiant Archenholz, né en... parents... parfait. Je crois qu'il commence à pleuvoir. Que dis-tu ? Bon, bon... Il ne veut pas ? Alors on l'obligera... Pousse-moi de l'autre côté, Johansson, que je puisse entendre ce que disent les pauvres. Et vous, Archenholz, vous m'attendrez ici... Vous comprenez ? Dépêche-toi, dépêche-toi... (*Johansson pousse le fauteuil et lui fait tourner le coin.*)

L'ÉTUDIANT *reste immobile et observe la jeune fille qui nettoie ses pots de fleurs.*

L'HOMME DE QUALITÉ *entre, en deuil, adresse la parole à la femme en noir qui marche de long en large sur le trottoir.*

Que peut-on faire à cela ? Il faut attendre.

LA DAME.

Je ne peux pas attendre.

L'HOMME DE QUALITÉ.

S'il en est ainsi, pars pour la campagne.

LA DAME.

Je ne veux pas.

L'HOMME DE QUALITÉ.

Viens ici ; on entend tout ce que nous disons. (*Ils vont vers la colonne d'affiches et poursuivent leur entretien sans qu'on l'entende.*)

JOHANSSON, *venant de droite, à l'étudiant.*

Mon maître vous prie de ne pas oublier le reste.

L'ÉTUDIANT, *lentement.*

Dites-moi d'abord qui est votre maître.

JOHANSSON.

Tiens ! Il est tant de choses, et il a tout été...

L'ÉTUDIANT.

Est-ce qu'il a toute sa tête ?

JOHANSSON.

C'est ce que je me demande aussi. Il a toute sa vie cherché un enfant du dimanche, à ce qu'il prétend, mais on n'est pas obligé de le croire.

L'ÉTUDIANT.

Qu'est-ce qu'il veut ? Est-ce qu'il est avare ?

JOHANSSON.

Il veut dominer... Toute la journée, il circule dans son fauteuil roulant, comme le dieu Thor sur son char. Il examine des maisons, les démolit, ouvre des rues, construit des édifices sur les places publiques. Mais il pénètre aussi dans les maisons, se glisse par les fenêtres, joue avec les destins des hommes, tue ses ennemis et ne pardonne jamais. Pouvez-vous imaginer que ce petit homme perclus ait été un Don Juan, quoique toutes ses femmes l'aient abandonné ?

L'ÉTUDIANT.

Comment expliquez-vous cela ?

JOHANSSON.

Il est si malin qu'il réussit à persuader aux femmes de s'en aller quand il en a assez d'elles. Mais maintenant c'est pour ainsi dire un voleur sur le marché humain. Il vole des hommes de mille façons différentes... Moi, il m'a littéralement volé aux mains de la justice... J'avais en effet commis une erreur, hem, qu'il était seul à connaître. Au lieu de me faire mettre en prison, il a fait de moi son esclave. Je le sers uniquement pour ma nourriture, qui n'est pas des meilleures.

L'ÉTUDIANT.

Et que veut-il donc faire dans cette maison ?

JOHANSSON.

Je ne saurais trop le dire : c'est si compliqué.

L'ÉTUDIANT.

Je crois que je ferais bien de m'en aller.

JOHANSSON.

Vous ne voyez pas ? La jeune fille a perdu son bracelet, il est tombé par la fenêtre. (*La jeune fille a en effet laissé tomber son bracelet par la fenêtre. L'étudiant s'avance lentement, ramasse le bracelet et le tend à la jeune fille qui remercie sèchement, puis il revient près de Johansson.*) Alors, vous voulez vous en aller ?... Ce n'est pas si facile qu'on le croit, quand il a une fois pris quelqu'un dans ses filets... Et il ne craint rien dans le ciel ou sur la terre... Si, pourtant, une chose, ou, plus exactement, une personne.

L'ÉTUDIANT.

Attendez, je sais peut-être qui c'est.

JOHANSSON.

Comment pourriez-vous le savoir ?

L'ÉTUDIANT.

Je le devine... n'est-ce pas... une petite laitière qu'il redoute ?

JOHANSSON.

Il se détourne toujours quand il rencontre une voiture de laitier, et puis, il parle dans son sommeil ; il a sûrement été à Hambourg.

L'ÉTUDIANT.

Peut-on croire cet homme ?

JOHANSSON.

On peut le croire capable de tout.

L'ÉTUDIANT.

Que fait-il en ce moment de l'autre côté ?

JOHANSSON.

Il épie les pauvres, lance un petit mot, détache sournoisement une pierre, puis une autre, jusqu'à ce que la maison s'écroule... au figuré... Voyez-vous, je suis un homme cultivé, j'ai été libraire... Voulez-vous vous en aller ?

L'ÉTUDIANT.

Il m'est pénible d'être ingrat... Cet homme a jadis sauvé mon père et maintenant il ne me demande qu'un petit service en échange...

JOHANSSON.

Quoi donc ?

L'ÉTUDIANT.

Il faut que j'aille à *la Walkyrie*.

JOHANSSON.

Je ne comprends pas... Mais il a sans cesse de nouvelles fantaisies. Voyez, en ce moment il parle à l'agent de police... il est toujours au mieux avec la police, il a sans cesse recours à son aide, l'implique dans toutes sortes d'affaires, il l'entortille de fausses promesses et de belles illusions ; mais sans cesse il la presse de questions. Faites bien attention, avant que la nuit vienne, il sera reçu dans le salon rond.

L'ÉTUDIANT.

Que prétend-il y faire ? Qu'y a-t-il entre lui et le Colonel ?

JOHANSSON.

Je le soupçonne, mais je ne le sais pas. Vous le verrez vous-même, quand vous y serez.

L'ÉTUDIANT.

Je n'y entrerai jamais.

JOHANSSON.

Cela ne dépend que de vous. Allez à *la Walkyrie*.

L'ÉTUDIANT.

Est-ce là le chemin ?

JOHANSSON.

Oui, s'il l'a dit. Regardez-le, regardez-le, sur son char de guerre, traîné en triomphe par les mendiants qui ne recevront pas un centime de lui, mais simplement un regard, promettant qu'ils auront, quelque chose à son enterrement.

LE VIEUX *revient, debout sur son fauteuil roulant que tire un mendiant, tandis que les autres suivent.*

LE VIEUX.

Honneur au noble jeune homme qui, au péril de sa vie, a sauvé tant de gens dans la catastrophe d'hier ! Vive Archenholz ! (*Les mendiants se découvrent, mais sans pousser de hurrahs. La jeune fille à la fenêtre agite son mouchoir. Le Colonel regarde par sa fenêtre, la vieille se lève à la sienne. La servante sur le balcon hisse le drapeau au haut du mât.*) Battez des mains, citoyens. C'est dimanche, il est vrai, mais l'âme dans le puits et les épis dans la plaine nous donnent l'absolution. Et, bien que je ne sois pas un enfant du dimanche, je possède néanmoins le don de prédiction aussi bien que celui de guérison, car j'ai une fois rappelé à la vie une noyée... oui, c'était à Hambourg, un dimanche matin comme aujourd'hui...

LA LAITIÈRE *apparaît, mais n'est visible que pour l'Étudiant et pour le Vieux. Elle tend les bras comme une femme qui se noie et regarde fixement le Vieux.*

LE VIEUX *s'assied, et défaille d'épouvante.*

Johansson ! Emmène-moi... Vite. Archenholz, n'oubliez pas *la Walkyrie.*

L'ÉTUDIANT.

Que signifie tout cela ?

JOHANSSON.

Vous le verrez, vous le verrez !

## ACTE DEUXIÈME

Le salon rond. Au fond, un poêle en faïence surmonté d'une glace, avec pendule et candélabres ; à droite, un vestibule avec vue sur une chambre verte, meublée en acajou ; à gauche, la statue ombragée de palmiers et qu'un rideau peut cacher ; à gauche, au fond, une porte donnant sur la chambre aux jacinthes, où la jeune fille est assise et lit. On voit le Colonel, de dos, assis et occupé à écrire dans la chambre verte.

Bengtsson le domestique, en livrée, entre par le vestibule avec Johansson qui est en habit et cravate blanche.

BENGTSSON.

Maintenant vous allez servir, Johansson, pendant que moi j'accrocherai les manteaux. Vous avez bien l'habitude ?

JOHANSSON.

Dans le jour je roule un char de guerre, comme vous savez. Mais le soir je sers à table dans les réunions et ç'a toujours été mon rêve de pénétrer dans cette maison... Ce sont des gens extraordinaires, n'est-ce pas ?

BENGTSSON.

Oui... pas très ordinaires, on peut le dire.

JOHANSSON.

Est-ce que c'est une soirée de musique, ou quoi ?

BENGTSSON.

C'est l'habituel souper des spectres, comme ils l'appellent. Ils boivent du thé, sans échanger un mot. Tout au plus le Colonel parle-t-il et pendant ce temps ils grignent des petits gâteaux, tous ensemble : cela s'entend, on dirait des rats qui courent dans un grenier.

JOHANSSON.

Pourquoi appelle-t-on cela le souper des spectres ?

BENGTSSON.

Ils ont l'air de spectres... et voilà vingt ans que cela dure : toujours les mêmes personnes, qui disent les mêmes choses ou gardent le même silence, pour ne pas avoir à rougir de honte.

JOHANSSON.

Est-ce qu'il n'y a pas aussi une maîtresse de maison ?

BENGTSSON.

Bien sûr que si, mais elle est si faible d'esprit : elle reste assise dans un petit cabinet, parce que ses yeux ne supportent pas la lumière... Elle reste là. (*Il montre la porte d'un placard.*)

JOHANSSON.

Elle reste là-dedans ?

BENGTSSON.

Oui. Je vous ai bien dit qu'elle n'est pas ordinaire.

JOHANSSON.

De quoi a-t-elle donc l'air ?

BENGTSSON.

D'une momie. Voulez-vous la voir ? (*Il ouvre la porte du placard.*) La voici.

JOHANSSON.

Dieu du ciel !

LA MOMIE, *sur un ton de radotage.*

Pourquoi ouvre-t-il la porte ? N'ai-je pas dit qu'elle doit rester fermée ?...

BENGTSSON, *sur le même ton.*

Ta, ta, ta ! Si la petite follette est bien sage, elle aura quelque chose de bon. Joli perroquet.

LA MOMIE, *comme un perroquet.*

Joli perroquet. Jacob est-il là ? Kurre !

BENGTSSON.

Elle croit être un perroquet, et il est bien possible qu'il en soit ainsi. (*À la Momie.*) Polly, siffle-nous quelque chose. (*La Momie siffle.*)

JOHANSSON.

J'ai déjà vu bien des choses, mais encore rien de pareil !

BENGTSSON.

Voyez-vous, quand une maison vieillit, elle moisit, et quand des êtres humains restent longtemps ensemble et se torturent mutuellement, ils deviennent fous. Cette femme – silence, Polly ! – cette momie est restée quarante ans ici. Le même mari, les mêmes meubles, les mêmes relations, les mêmes amis... (*Bengtsson referme la portière sur la Momie.*) Et ce qui s'est passé dans cette maison... je le sais à peine. Vous voyez cette statue, c'est cette femme, quand elle était jeune.

JOHANSSON.

Dieu de Dieu ! C'est la Momie, ça ?

BENGTSSON.

Oui. C'est à en pleurer. Mais cette femme, par la puissance de l'imagination, ou par quelque autre moyen, a acquis certaines particularités de l'oiseau bavard. Ainsi elle ne supporte pas les infirmes et les malades... Elle ne supporte pas sa propre fille, parce que celle-ci est malade.

JOHANSSON.

La jeune fille est malade ?

BENGTSSON.

Vous ne le saviez pas ?

JOHANSSON.

Non. Et le Colonel, qui est-ce ?

BENGTSSON.

Vous allez le voir.

JOHANSSON, *contemplant la statue.*

C'est épouvantable de se représenter... Quel âge a cette femme ?

BENGTSSON.

Personne ne le sait... Mais on raconte que quand elle avait trente-cinq ans, elle en paraissait dix-neuf... et elle persuada le Colonel qu'elle venait d'avoir dix-neuf ans... Ici, dans cette maison... Savez-vous à quoi sert ce paravent japonais, le noir, là, près de la chaise longue ? On l'appelle le paravent de la Mort, et on le place là quand quelqu'un va mourir, comme dans une maison de santé...

JOHANSSON.

C'est décidément une maison épouvantable... Et l'Étudiant brûlait d'y entrer, comme si c'était le paradis !

BENGTSSON.

Quel Étudiant ? Ah oui, celui qui doit venir ce soir. Le Colonel et sa fille l'ont rencontré à l'Opéra, et ont été tous les deux séduits par lui... Hem ! Mais maintenant à mon tour de questionner. Qui est votre maître ? Le directeur au fauteuil roulant ?

JOHANSSON.

Est-ce qu'il viendra aussi, celui-là ?

BENGTSSON.

Il n'est pas invité.

JOHANSSON.

Alors il viendra au besoin sans être invité...

LE VIEUX *apparaît dans le vestibule ; redingote, chapeau haut de forme, béquilles ; il se glisse doucement et écoute.*

BENGTSSON.

Ce doit être un fameux vieux coquin, hein ?

JOHANSSON.

Un malin !

BENGTSSON.

Il a l'air du diable en personne.

JOHANSSON.

Et à coup sûr c'est aussi un sorcier... car il passe à travers les portes fermées...

LE VIEUX *s'avance et saisit Johansson par l'oreille.*

Prends garde à toi, canaille ! (*À Bengtsson.*) Annoncez-moi au Colonel.

BENGTSSON.

Mais c'est qu'on attend du monde...

LE VIEUX.

Je le sais, mais ma visite est presque... attendue, sinon souhaitée...

BENGTSSON.

Ah ! Quel nom dois-je... M. le Directeur Hummel ?

## LE VIEUX.

Parfaitement. (*Bengtsson va, en traversant le vestibule, à la chambre verte, dont il referme la porte derrière lui... À Johansson.*) Va-t'en ! (*Johansson hésite.*) Va-t'en ! (*Johansson disparaît par le vestibule. Le Vieux examine la pièce ; il s'arrête devant la statue, plongé dans une profonde admiration.*) Amélie ! c'est elle !... Elle ! (*Il rôde à travers la pièce, et touche les objets ; il arrange sa perruque devant une glace, puis revient à la statue.*)

## LA MOMIE, *de son cabinet.*

Joli perroquet.

## LE VIEUX, *sursautant.*

Qu'est-ce que c'est ? Est-ce qu'il y a un perroquet dans ce salon ? Mais je n'en vois pas ?

## LA MOMIE.

Es-tu là, Jacob ?

## LE VIEUX.

La maison est hantée.

## LA MOMIE.

Jacob !

## LE VIEUX.

Je ne me sens pas tranquille. Ils ont donc de pareils secrets dans cette maison ? (*Il examine un tableau et tourne le dos au cabinet.*) Le voilà, lui... lui !

LA MOMIE *arrive derrière le Vieux et lui tire sa perruque.*

Kurre !... Est-ce Kurre ?

LE VIEUX, *sautant en l'air.*

Dieu du Ciel ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

LA MOMIE, *reprenant une voix humaine.*

C'est toi, Jacob ?

LE VIEUX.

Je m'appelle en effet Jacob...

LA MOMIE, *avec émotion.*

Et moi Amélie !

LE VIEUX.

Non, non, non ! Ô Seigneur Dieu !...

LA MOMIE.

Oui, voilà ce que je suis devenue, et (*Montrant la statue*) voilà ce que j'étais autrefois. C'est édifiant de vivre... Je vis surtout dans ce cabinet, aussi bien pour ne pas être obligée de voir, que pour ne pas être vue... Mais toi, Jacob, que viens-tu chercher ici ?

LE VIEUX.

Mon enfant, notre enfant...

LA MOMIE.

Elle est là.

LE VIEUX.

Où ?

LA MOMIE.

Là, dans la chambre aux jacinthes.

LE VIEUX, *regardant la jeune fille.*

Oui, c'est bien elle, (*Un silence.*)

LE VIEUX.

Que dit son père ? je veux dire le Colonel, ton mari ?

LA MOMIE.

Je me suis un jour fâchée contre lui, et je lui ai tout raconté...

LE VIEUX.

Et alors ?

LA MOMIE.

Il ne m'a pas crue, mais il m'a répondu : « Voilà ce que toutes les femmes ont coutume de dire, quand elles veulent tuer leur mari ». En tout cas ça été un crime affreux. Toute sa vie en est gâtée, son arbre généalogique falsifié. Je lis souvent l'annuaire de la noblesse et je me dis : « Il a fait un faux certificat d'état civil, comme une servante, et c'est puni des travaux forcés ».

LE VIEUX.

Plus d'un en fait autant : je me souviens que tu donnais une fausse date de naissance...

LA MOMIE.

C'est ma mère qui m'avait appris à le faire, ce n'était pas ma faute. Mais, dans notre crime, c'est toi surtout qui étais responsable.

LE VIEUX.

Non, c'est ton mari qui a provoqué ce crime quand il m'a enlevé ma fiancée. J'étais ainsi fait que je ne pouvais pardonner avant d'avoir châtié... Je considérais cela comme un devoir impérieux... et je le fais encore.

LA MOMIE.

Que viens-tu chercher dans cette maison ? Que veux-tu ? Comment es-tu entré ici ? S'agit-il de ma fille ? Si tu la touches, il faudra que tu meures.

LE VIEUX.

Je veux son bien.

LA MOMIE.

Mais il faut que tu ménages son père.

LE VIEUX.

Non.

LA MOMIE.

Alors il faudra que tu meures... dans ce salon... derrière ce paravent...

LE VIEUX.

Possible... Mais je ne lâche pas le morceau quand une fois j'ai mordu...

LA MOMIE.

Tu veux la marier à l'étudiant... pourquoi ? Il n'est rien et il n'a rien.

LE VIEUX.

Il sera riche grâce à moi.

LA MOMIE.

Est-ce que tu es invité ce soir ?

LE VIEUX.

Non, mais j'ai l'intention de me faire inviter au souper des spectres.

LA MOMIE.

Sais-tu qui doit y assister ?

LE VIEUX.

Pas exactement.

LA MOMIE.

Le baron, qui habite au-dessus et dont le beau-père a été enterré cet après-midi...

LE VIEUX.

Celui qui veut divorcer, pour épouser la fille de la concierge... et qui a été ton amant ?

LA MOMIE.

Et puis il y aura aussi ton ancienne fiancée, celle que mon mari a séduite...

LE VIEUX.

Jolie réunion !

LA MOMIE.

Mon Dieu, si nous pouvions mourir, si nous pouvions mourir !

LE VIEUX.

Pourquoi donc vous fréquentez-vous ?

LA MOMIE.

Les crimes, les secrets, les fautes nous lient les uns aux autres. Nous avons rompu et nous nous sommes séparés un nombre de fois incalculable, mais ensuite quelque chose nous attire de nouveau les uns vers les autres...

LE VIEUX.

Je crois que voici le Colonel...

LA MOMIE.

Alors je retourne trouver Adèle... (*Un silence.*) Jacob, songe à ce que tu fais : ménage-le. (*Un silence. Elle sort.*)

LE COLONEL *entre, froid, réservé.*

Asseyez-vous, je vous prie. (Le Vieux s'assied lentement. Un silence. Il regarde fixement le Vieux.) C'est bien vous qui avez écrit cette lettre ?

LE VIEUX.

Oui.

LE COLONEL.

Vous vous appelez Hummel ?

LE VIEUX.

Oui. (*Un silence.*)

LE COLONEL.

Puisque je sais maintenant que vous avez racheté toutes les reconnaissances de dettes que j'avais dehors, je suis entre vos mains. Que voulez-vous ?

LE VIEUX.

Je veux être payé, d'une façon ou de l'autre.

LE COLONEL.

De quelle façon l'entendez-vous ?

LE VIEUX.

D'une façon très simple : Ne parlons pas d'argent ; recevez-moi seulement dans votre maison.

LE COLONEL.

Si une si petite chose peut vous rendre service...

LE VIEUX.

Merci.

LE COLONEL.

Et puis ?

LE VIEUX.

Renvoyez Bengtsson.

LE COLONEL.

Pourquoi agirais-je ainsi ? Mon fidèle domestique, qui est à mon service depuis un temps infini, qui a obtenu la médaille nationale décernée aux fidèles serviteurs ? Pourquoi ferais-je cela ?

LE VIEUX.

Toutes ces belles choses n'existent que dans votre imagination ; il n'est pas ce qu'il paraît être.

LE COLONEL.

Qui donc est exactement ce qu'il paraît être ?

LE VIEUX, *faiblissant*.

C'est vrai. Mais il faut que Bengtsson s'en aille.

LE COLONEL.

Prétendez-vous décider en maître chez moi ?

LE VIEUX.

Oui. Comme je possède tout ce qu'on voit ici, meubles, tentures, vaisselle, lingerie... et bien plus encore...

LE COLONEL.

Quoi encore ?

LE VIEUX.

Tout, tout ce qu'on peut voir ici, je le possède, tout est à moi.

LE COLONEL.

Soit, cela vous appartient. Mais mon blason et mon nom intact sont bien à moi.

LE VIEUX.

Non, du tout, non, pas même cela. (*Un silence.*) Vous n'êtes pas noble.

LE COLONEL.

Vous n'avez pas honte !

LE VIEUX, *tirant un papier de sa poche.*

Quand vous aurez lu cet extrait de l'armorial, vous verrez que la famille dont vous portez le nom est éteinte depuis un siècle.

LE COLONEL, *lisant.*

J'ai déjà d'ailleurs entendu des bruits de ce genre, mais je porte le nom qui me vient de mon père... (*Il lit.*) C'est vrai ; vous avez raison... Je ne suis pas noble. Pas même cela !... Alors j'ôte la bague marquée de mon sceau. C'est vrai, elle vous appartient : tenez.

LE VIEUX *met la bague dans sa poche.*

Alors continuons : vous n'êtes pas non plus colonel ?

LE COLONEL.

Vraiment, je ne le suis pas ?

LE VIEUX.

Non ! Vous avez été autrefois colonel dans un corps de volontaires américains, mais après la guerre de Cuba et la réorganisation de l'armée, tous les anciens grades ont été abolis...

LE COLONEL.

Est-ce vrai ?

LE VIEUX, *mettant la main à sa poche.*

Voulez-vous lire ?

LE COLONEL.

Non, ce n'est pas nécessaire !... Qui donc êtes-vous pour avoir le droit de me dépouiller de la sorte ?

LE VIEUX.

Vous le verrez ! Mais, pour ce qui est de dépouiller, savez-vous qui vous êtes ?

LE COLONEL.

Vous n'avez donc pas honte ?

LE VIEUX.

Ôtez votre perruque et regardez-vous dans la glace, mais enlevez en même temps votre râtelier et rasez-vous la moustache, faites-vous détacher par Bengtsson votre corset de fer, et alors nous verrons si l'on ne reconnaît pas le do-

mestique Xyz, celui qui était naguère pique-assiette dans une certaine cuisine... (*Le Colonel porte la main à une sonnette qui est sur la table, le Vieux prévient son mouvement.*) Ne touchez pas à la sonnette, n'appellez pas Bengtsson, sinon je le fais arrêter... tenez-vous tranquille maintenant et nous allons continuer à jouer nos anciens rôles.

LE COLONEL.

Qui êtes-vous ? Je reconnais le regard et l'accent...

LE VIEUX.

Ne demandez rien, taisez-vous, et contentez-vous d'obéir.

L'ÉTUDIANT *entre, s'incline devant le Colonel.*

Monsieur le Colonel.

LE COLONEL.

Soyez le bienvenu chez moi, jeune homme. Votre noble conduite lors de la terrible catastrophe a mis votre nom sur toutes les lèvres, et je considère comme un honneur de vous recevoir chez moi...

L'ÉTUDIANT.

Monsieur le Colonel, mon humble origine... votre nom illustre et votre noble naissance...

LE COLONEL.

Permettez-moi de vous présenter : Monsieur le Candidat Archenholz... Monsieur le Directeur Hummel... Voulez-vous saluer ces dames, Monsieur le Candidat, j'ai un entretien à terminer avec Monsieur le Directeur. (*L'Étudiant est introduit*

*dans la chambre aux jacinthes où on le voit s'entretenant timidement avec la jeune fille.)* Un charmant jeune homme, musicien, il chante, il fait des vers... S'il était noble, et de condition égale, je n'aurais aucune objection à ce que... oui...

LE VIEUX.

À quoi ?

LE COLONEL.

À ce que ma fille...

LE VIEUX.

Votre fille... À propos, pourquoi reste-t-elle toujours dans cette chambre-là ?

LE COLONEL.

Il faut qu'elle reste dans la chambre aux jacinthes, quand elle n'est pas dehors : c'est une manie chez elle... Et voici M<sup>lle</sup> Beata de Holsteinkrona, une personne ravissante, chanoinesse, pourvue d'une rente qui est tout à fait en rapport avec sa situation et ses relations.

LE VIEUX, *à part.*

Ma fiancée ! (*La Fiancée a les cheveux blancs, l'air d'une simple d'esprit.*)

LE COLONEL, *présentant.*

Mademoiselle de Holsteinkrona, le Directeur Hummel...

LA FIANCÉE *s'incline et s'assied.*

L'HOMME DE QUALITÉ *entre, l'air mystérieux ; il est en deuil et s'assied.*

LE COLONEL.

Baron Skanskorg...

LE VIEUX, *à part, sans se lever.*

Je crois que c'est le voleur de bijoux... (*Au Colonel.*)  
Faites venir la Momie, et la collection sera au complet...

LE COLONEL, *sur la porte de la chambre aux jacinthes.*

Polly !

LA MOMIE, *entrant.*

Kurre...

LE COLONEL.

Faut-il que la jeunesse aussi vienne ?

LE VIEUX.

Non. Pas la jeunesse : il sied de l'épargner. (*Ils s'assoient tous en cercle, sans rien dire.*)

LE COLONEL.

Voulez-vous que nous prenions le thé ?

LE VIEUX.

À quoi bon ? Personne n'aime le thé, et nous n'avons pas envie de feindre. (*Un silence.*)

LE COLONEL.

Alors, nous allons causer ?

## LE VIEUX, *lentement, avec des temps.*

Parler du temps qu'il fait, quand nous le savons ; nous demander comment nous allons, quand nous le savons ? Je préfère le silence : on entend alors les pensées et on y voit le passé ; le silence ne permet pas de rien cacher, comme le font les paroles. J'ai lu ces jours derniers que la différence des langues chez les peuples primitifs s'est établie, en réalité, dans le but de cacher à une race les secrets de l'autre. Les langues sont donc des chiffres, et qui en trouve la clef comprend toutes les langues du monde. Cela n'empêche cependant pas que des secrets peuvent être révélés sans clefs, et cela surtout dans le cas où il s'agit de démontrer la paternité. Mais la preuve devant un tribunal, c'est une autre affaire : deux faux témoins constituent une preuve complète, quand ils sont d'accord ; mais pour des incursions en pays ennemi, comme je l'entends, on ne prend pas de témoins avec soi. La nature même a mis dans l'homme un sentiment de pudeur qui cherche à cacher ce qui doit être caché. Pourtant nous pénétrons sans le vouloir dans la situation, et il se présente parfois des circonstances où ce qu'il y a de plus secret se découvre, où le masque est arraché à l'imposteur, où le fripon est mis à nu... (*Un silence ; ils se considèrent tous sans mot dire.*) Quel silence s'est fait ! (*Long silence.*) Ici, par exemple, dans cette estimable maison, dans ce magnifique intérieur, où beauté, culture et opulence sont réunies... (*Long silence.*) Nous tous, qui sommes ici, nous savons qui nous sommes, n'est-il pas vrai ? Je n'ai pas besoin de le dire... Et vous me connaissez, bien que vous fassiez comme si vous ne me connaissiez pas... Là, dans cette chambre, est ma fille, *la mienne*, cela aussi vous le savez... Elle avait perdu le goût de vivre, sans savoir pourquoi... Mais elle se flétrit dans cette atmosphère où l'on respire la faute, la tromperie et toutes

sortes de faussetés... aussi ai-je cherché pour elle un ami dans le voisinage duquel elle pût sentir la lumière et la chaleur qui rayonnent d'une noble action... (*Long silence.*) Telle était ma tâche dans cette maison : sarcler les mauvaises herbes, démasquer la faute, faire un dénouement, afin que la jeunesse puisse entreprendre quelque chose de nouveau à ce foyer dont je lui fais don. (*Long silence.*) Maintenant, j'accorde libre sortie à chacun individuellement, et tour à tour : quiconque reste, je le fais arrêter. (*Long silence.*) Entendez-vous le tic-tac de la pendule, c'est tout à fait comme l'horloge de la mort, qui fait son bruit dans la cloison. Entendez-vous ce qu'elle dit : « Le... temps, le... temps ! » Quand elle sonnera, dans un instant, votre temps sera révolu, alors il faudra vous en aller, mais pas avant. Mais elle menace, avant de sonner. Écoutez ! Maintenant elle vous avertit. « L'horloge peut frapper ses coups. » Moi aussi je peux frapper. (*Il frappe sur la table avec sa béquille.*) Entendez-vous ? (*Un silence.*)

LA MOMIE *va à l'horloge et l'arrête, puis nettement, avec gravité.*

Mais moi, je peux arrêter le temps dans son cours, je peux anéantir le passé, faire que ce qui a été n'ait pas été, mais non pas en subornant des gens, non pas par des menaces : par la souffrance et le repentir, (*Elle va vers le Vieux.*) Nous sommes de pauvres êtres, nous le savons. Nous avons commis des fautes, nous avons péché comme tout le monde. Nous ne sommes pas ceux que nous paraissions être, car nous sommes au fond meilleurs que nous-mêmes, puisque nous désavouons nos crimes. Mais que toi, Jacob Hummel, tu oses t'ériger en juge sous ton faux nom, cela prouve que tu es pire que nous, pauvres êtres que nous sommes. Tu n'es pas non plus celui que tu parais être. Tu es un voleur

d'âmes, car tu m'as jadis volée, avec tes fausses promesses ; tu as tué le Consul, qui a été enterré aujourd'hui ; tu l'as étranglé avec des reconnaissances de dettes ; tu as volé l'Étudiant en le liant à toi par de prétendues dettes de son père, qui ne t'a jamais dû un sou...

LE VIEUX *a tenté de se lever et de prendre la parole, mais est retombé sur son siège, où il se ratatine et se recroqueville de plus en plus pendant ce qui suit.*

LA MOMIE.

Mais il y a dans ta vie un point noir, que je ne connais pas tout à fait, mais que je soupçonne cependant... Je crois que Bengtsson est au courant... (*Elle agite la sonnette qui est sur la table.*)

LE VIEUX.

Non, pas Bengtsson, pas lui.

LA MOMIE.

Haha ! Il sait tout. (*Elle sonne de nouveau. À ce moment, dans le vestibule apparaît la Laitière, invisible pour tous, excepté pour le Vieux qui s'épouvante. La Laitière disparaît quand entre Bengtsson.*) Tu connais cet homme, Bengtsson ?

BENGTSSON.

Oui, je le connais comme il me connaît. La vie a des hauts et des bas, nous le savons, et j'ai servi chez lui, comme lui jadis chez moi. Ainsi, pendant deux années entières, il a eu la table dans ma cuisine. Comme il était obligé de partir à trois heures, le repas devait être préparé pour deux heures ; toute la maison devait manger des mets réchauffés, après ce butor. Mais il buvait aussi tout le bouillon qu'il fallait alors

allonger avec de l'eau ; il restait là, comme un vampire, et suçait tout le suc de la maison, si bien que nous étions presque réduits à l'état de squelettes. Et peu s'en faut qu'il ne nous ait fait jeter en prison quand nous traitâmes la cuisinière de voleuse ! – Plus tard j'ai retrouvé cet homme à Hambourg, sous un autre nom ; là il était usurier, et suçait le sang comme une sangsue, mais il était aussi accusé d'avoir attiré une jeune fille sur la glace, pour la noyer, parce qu'elle l'avait vu commettre un crime dont il redoutait la révélation...

LA MOMIE, *passant la main sur le visage du Vieux.*

Voilà ce que tu es ! Et maintenant, donne-nous les billets à ordre et le testament !

JOHANSSON *paraît sur la porte du vestibule et considère la scène avec grand intérêt, puisqu'il est maintenant libéré de son esclavage. Le Vieux tire de sa poche une liasse de papiers et la jette sur la table.*

LA MOMIE, *caressant le dos du Vieux.*

Coco ! Jacob est-il là ?

LE VIEUX, *sur un ton de perroquet.*

Jacob est là. Kakadora ! Dora !

LA MOMIE.

L'horloge peut-elle sonner ?

LE VIEUX, *gloussant.*

L'horloge peut sonner. (*Il imite le coucou.*) Coucou ! Coucou ! Coucou !

LA MOMIE, *ouvrant la porte du placard.*

Maintenant l'horloge a sonné ! Lève-toi, va dans ce cabinet où je suis restée vingt ans à pleurer notre faute... tu y trouveras, accrochée, une corde qui représente assez bien celle avec laquelle tu as étranglé le Consul, et avec laquelle tu voulais étrangler le bienfaiteur... Va !

LE VIEUX *entre dans le cabinet.*

LA MOMIE, *fermant la porte.*

Bengtsson ! apporte le paravent, le paravent de la mort. (*Bengtsson dispose l'écran devant la porte.*) Tout est accompli. Dieu ait pitié de son âme !

TOUS.

Amen ! (*Un long silence. Dans la chambre aux jacinthes on voit la jeune fille accompagner sur une harpe le chant de l'Étudiant :*)

#### PRÉLUDE ET CHANT

Il me sembla, quand je vis le soleil,  
Que je voyais celui qui est caché ;  
Tout homme jouit du fruit de ses œuvres :  
Bienheureux qui pratique le bien.  
Les actes que tu as commis dans la colère,  
Expie-les sans révolte ;  
Console celui que tu as affligé,  
Avec bonté ; cela te sera compté.  
Nul n'a de frayeur qui n'a pas péché :  
Il est bon de vivre exempt de fautes.

## ACTE TROISIÈME

Une chambre de style assez bizarre, avec motifs orientaux. Partout des jacinthes de tous les tons. Sur le poêle de porcelaine un gros Bouddha, sur les genoux duquel repose un oignon d'où s'érige une tige d'échalote (*allium ascalonicum*) qui porte une fleur en forme de boule avec des étoiles blanches.

Au fond, à droite, une porte conduit dans le salon rond, où l'on voit, assis, le Colonel et la Momie, inoccupés et silencieux ; on aperçoit aussi un fragment du paravent de la mort ; à gauche, une porte conduisant à la salle à manger et à la cuisine.

L'Étudiant et la jeune fille, Adèle, sont devant la table, elle assise à sa harpe, lui debout.

LA JEUNE FILLE.

Chantez pour mes fleurs.

L'ÉTUDIANT.

Est-ce la fleur de votre âme ?

LA JEUNE FILLE.

C'est mon unique fleur. Aimez-vous les jacinthes ?

L'ÉTUDIANT.

Je les aime par-dessus toutes les fleurs ; j'aime leur forme virginale, qui s'élance svelte et droite de l'oignon, qui repose sur l'eau et plonge ses blanches et pures racines dans le liquide incolore ; j'aime leurs couleurs, la blanche comme

la neige, innocente, pure, l'adorable jaune de miel, la rose toute jeune, et la rouge plus mûre ; mais par-dessus toutes la bleue, d'un bleu de rosée, comme un œil profond, la fidèle. Je les aime toutes, plus que l'or et les perles, je les ai aimées depuis mon enfance, je les ai admirées, parce qu'elles possèdent toutes les belles qualités qui me manquent... Et pourtant...

LA JEUNE FILLE.

Pourtant ?

L'ÉTUDIANT.

Mon amour n'est pas payé de retour, car ces jolies fleurs me haïssent...

LA JEUNE FILLE.

Comment cela ?

L'ÉTUDIANT.

Leur parfum fort et pur des premiers souffles du printemps qui ont passé sur les neiges fondantes, trouble mes sens, m'étourdit, m'éblouit, me pousse hors de chez moi, me crible de traits empoisonnés, qui me font le cœur douloureux et la tête brûlante. Vous ne connaissez pas le secret de ces fleurs ?

LA JEUNE FILLE.

Dites-le-moi.

L'ÉTUDIANT.

Leur signification, d'abord. L'oignon, qui repose sur l'eau ou qui se cache dans le sol, c'est la terre ; la tige s'érige

en l'air, exactement comme l'axe du monde, et à son extrémité supérieure s'épanouissent les fleurs étoilées à six pointes...

LA JEUNE FILLE.

Au-dessus de la terre, les étoiles ! Oh que c'est beau ! D'où tenez-vous cela ? Comment avez-vous compris cela ?

L'ÉTUDIANT.

Laissez-moi réfléchir... dans vos yeux. Ainsi c'est une image de l'univers... Voilà pourquoi Bouddha est assis tenant cet oignon qui est la terre, et médite, le regard fixe, pour la voir se développer dans les airs et se transformer en ciel... la pauvre terre doit devenir ciel : voilà ce qu'attend Bouddha.

LA JEUNE FILLE.

Maintenant je vois... Est-ce que le perce-neige n'est pas aussi à six pointes comme le lis, la jacinthe ?

L'ÉTUDIANT.

Vous avez raison ! Alors les fleurs du perce-neige sont des étoiles filantes...

LA JEUNE FILLE.

Et le perce-neige est une étoile de neige... sortie de la neige.

L'ÉTUDIANT.

Mais Sirius, la plus grosse et la plus belle des étoiles du firmament, jaune et rouge, c'est le narcisse avec ses calices jaunes et rouges et ses six pointes blanches...

LA JEUNE FILLE.

Avez-vous vu fleurir l'échalote ?

L'ÉTUDIANT.

Certes je l'ai vue fleurir... elle porte ses fleurs en boule, en une sphère, qui ressemble au globe céleste parsemé de blanches étoiles.

LA JEUNE FILLE.

Mon Dieu, que c'est beau ! À qui appartient cette pensée ?

L'ÉTUDIANT.

À toi !

LA JEUNE FILLE.

À toi !

L'ÉTUDIANT.

À nous ! Nous avons ensemble créé quelque chose, nous sommes unis.

LA JEUNE FILLE.

Pas encore...

L'ÉTUDIANT.

Que faut-il de plus ?

LA JEUNE FILLE.

L'attente, les épreuves, la patience.

L'ÉTUDIANT.

Bien. Mettez-moi à l'épreuve. (*Un silence.*) Dites-moi pourquoi vos parents restent-ils dans ce salon, si tranquilles, sans dire un seul mot ?

LA JEUNE FILLE.

Parce qu'ils n'ont rien à se dire, parce que l'un ne croit pas ce que dit l'autre. Mon père a exprimé cela ainsi : « À quoi bon parler, nous ne pouvons malgré tout nous tromper ? »

L'ÉTUDIANT.

C'est une chose affreuse à entendre...

LA JEUNE FILLE.

Voici venir la cuisinière... Voyez comme elle est grande et grosse...

L'ÉTUDIANT.

Que veut-elle ?

LA JEUNE FILLE.

Elle veut me demander des ordres pour les repas, car c'est moi qui tiens la maison depuis que ma mère est malade...

L'ÉTUDIANT.

Qu'avons-nous à faire avec la cuisine ?

LA JEUNE FILLE.

Il faut bien manger... Regardez la cuisinière, je ne peux pas la voir...

L'ÉTUDIANT.

Qui est cette femme géante ?

LA JEUNE FILLE.

Elle appartient à la famille des vampires Hummel : elle nous dévore.

L'ÉTUDIANT.

Pourquoi ne la renvoie-t-on pas ?

LA JEUNE FILLE.

Elle ne s'en va pas. Nous n'avons aucun pouvoir sur elle, c'est pour nos péchés que nous l'avons. Vous ne voyez pas que nous dépérissons, que nous sommes consumés...

L'ÉTUDIANT.

Elle ne vous donne donc rien à manger ?

LA JEUNE FILLE.

Si, nous avons beaucoup de plats, mais dont toute la force nutritive a disparu. Elle cuit la viande à l'excès, et nous donne les fibres et l'eau tandis qu'elle-même boit le bouillon ; quand il y a du rôti, elle en extrait d'abord tout le suc, trempe son pain dans la sauce, boit le jus ; tout ce qu'elle touche perd sa force : il semblerait qu'elle l'absorbe par les yeux ; nous n'avons que le marc du café qu'elle a bu ; elle vide les bouteilles de vin et les remplit d'eau...

L'ÉTUDIANT.

Chassez-la.

LA JEUNE FILLE.

Nous ne pouvons pas.

L'ÉTUDIANT.

Pourquoi ?

LA JEUNE FILLE.

Nous ne savons pas. Elle ne s'en va pas. Personne n'a de pouvoir sur elle : elle nous a enlevé toutes nos forces.

L'ÉTUDIANT.

M'autorisez-vous à la chasser ?

LA JEUNE FILLE.

Non. Ce doit être bien comme cela est. La voici. Elle me demande ce que nous voulons pour déjeuner : je réponds ceci ou cela, elle fait des objections, et finalement fait ce qu'elle veut.

L'ÉTUDIANT.

Alors, laissez-la décider elle-même.

LA JEUNE FILLE.

Elle ne veut pas.

L'ÉTUDIANT.

Quelle étrange maison ! C'est de l'ensorcellement.

LA JEUNE FILLE.

Oui. Mais voici qu'elle se retourne parce qu'elle vous a aperçu.

LA CUISINIÈRE, *sur le seuil.*

Non, ce n'est pas pour ça. (*Elle fait une telle grimace qu'on voit ses dents.*)

L'ÉTUDIANT.

Hors d'ici, femme !

LA CUISINIÈRE.

Si cela me plaît. (*Un silence.*) Maintenant cela me plaît. (*Elle disparaît.*)

LA JEUNE FILLE.

Ne vous enflammez pas. Prenez patience. Elle fait partie des épreuves que nous avons à subir dans cette maison. Nous avons aussi une femme de chambre derrière laquelle il faut faire le ménage.

L'ÉTUDIANT.

Alors je m'évanouis ! *Cor in Aethere !* Haut les cœurs !  
Chanson !

LA JEUNE FILLE.

Attendez !

L'ÉTUDIANT.

Chanson !

LA JEUNE FILLE.

Patience ! Cette chambre s'appelle la chambre d'épreuve : elle est jolie à voir, mais, en fait, tout y est défectueux...

L'ÉTUDIANT.

Incroyable ! Mais il faut aussi ignorer cela. C'est joli, mais il fait un peu froid. Pourquoi ne chauffez-vous pas ?

LA JEUNE FILLE.

Parce qu'alors ça fume.

L'ÉTUDIANT.

Ne peut-on pas faire ramoner la cheminée ?

LA JEUNE FILLE.

Cela ne sert à rien... Vous voyez ce bureau, là ?

L'ÉTUDIANT.

Extrêmement joli !

LA JEUNE FILLE.

Mais il est bancal. Tous les jours je mets un bouchon sous le pied, mais la femme de chambre l'ôte en balayant, et il faut que j'en coupe un autre. Le porte-plume est tous les matins plein d'encre ainsi que l'écritoire ; il faut que je les lave après qu'elle s'en est servi tous les matins, au lever du soleil. (*Un silence.*) Qu'est-ce qui est le plus désagréable, à votre connaissance ?

L'ÉTUDIANT.

Compter le linge sale. Hou !

LA JEUNE FILLE.

C'est ma besogne. Hou !

L'ÉTUDIANT.

Et quoi encore ?

LA JEUNE FILLE.

Être tirée la nuit de son sommeil et obligée de se lever pour accrocher l'espagnolette de la fenêtre que la femme de chambre a oublié de fermer.

L'ÉTUDIANT.

Et puis ?

LA JEUNE FILLE.

Monter sur une échelle et rattacher le cordon du tuyau, que la femme de chambre a arraché.

L'ÉTUDIANT.

Et puis ?

LA JEUNE FILLE.

Balayer derrière elle, essuyer la poussière derrière elle, allumer le feu dans le poêle derrière elle, parce qu'elle se contente d'y mettre le bois. Arranger la soupape du poêle, laver les verres, enlever le couvert, déboucher les bouteilles, ouvrir les fenêtres pour renouveler l'air, refaire mon lit, rincer les carafes à eau, quand elles deviennent vertes de moisissures, acheter des allumettes et du savon, car il en manque toujours, nettoyer les verres de lampe et couper les mèches pour que les lampes ne filent pas ; et pour qu'elles

ne s'éteignent pas quand il y a des visites, il faut que je les emplisse moi-même.

L'ÉTUDIANT.

Chansons !

LA JEUNE FILLE.

Attendez. D'abord les peines et les travaux, les travaux pour éloigner de soi toutes les malpropretés de la vie.

L'ÉTUDIANT.

Mais vous êtes riches, vous avez deux domestiques.

LA JEUNE FILLE.

Cela ne sert à rien. Et quand on en aurait trois ! C'est fatigant de vivre, et je suis souvent lasse. Pensez à ce que ce serait s'il y avait en plus une chambre d'enfant !

L'ÉTUDIANT.

C'est la plus grande de toutes les joies.

LA JEUNE FILLE.

Et la plus coûteuse... La vie vaut-elle qu'on se donne tant de peine ?

L'ÉTUDIANT.

Cela dépend de la récompense que l'on attend de cette peine... Je ne reculerais devant rien pour obtenir votre main...

LA JEUNE FILLE.

Ne dites pas cela... Je ne pourrai jamais être à vous.

L'ÉTUDIANT.

Pourquoi pas ?

LA JEUNE FILLE.

Il ne faut pas le demander. (*Un silence.*)

L'ÉTUDIANT.

Vous avez perdu votre bracelet par la fenêtre...

LA JEUNE FILLE.

C'est parce que ma main a tellement maigri... (*La cuisinière paraît, une bouteille de « soya » japonais à la main.*) Malheur ! Voilà celle qui me dévore et qui nous dévore tous.

L'ÉTUDIANT.

Que tient-elle à la main ?

LA CUISINIÈRE.

C'est la bouteille de colorant, l'élixir diabolique, avec des lettres en scorpions. C'est la Sorcière Soya, qui transforme l'eau en bouillon, qui remplace la sauce qui a été mangée, avec laquelle on fait cuire du chou, dont on fait de la soupe à la tortue.

L'ÉTUDIANT.

Hors d'ici !

LA CUISINIÈRE.

Vous nous prenez tout notre suc et nous vous prenons le vôtre ; nous suçons votre sang et vous recevez en échange de l'eau, avec du colorant. Voici du colorant. Maintenant je

m'en vais, mais pourtant je resterai tant que je voudrai. (*Elle sort. Un silence.*)

L'ÉTUDIANT.

Pourquoi Bengtsson a-t-il une médaille ?

LA JEUNE FILLE.

À cause de ses grands mérites.

L'ÉTUDIANT.

Est-ce qu'il n'a pas de défauts ?

LA JEUNE FILLE.

Si, de très grands. Mais ceux-là ne vous valent pas de médaille. (*Ils sourient.*)

L'ÉTUDIANT.

Vous avez beaucoup de secrets dans cette maison...

LA JEUNE FILLE.

Comme tout le monde ! Laissez-nous garder les nôtres. (*Un silence.*)

L'ÉTUDIANT.

Aimez-vous la franchise ?

LA JEUNE FILLE.

Modérément.

L'ÉTUDIANT.

Il me prend quelquefois un désir fou de dire tout ce que je pense. Mais je sais que le monde s'écroulerait si l'on était

vraiment sincère. (*Un silence.*) J'ai assisté, ces jours derniers, à un enterrement, à l'église... c'était très solennel, très beau.

LA JEUNE FILLE.

C'était l'enterrement du directeur Hummel ?

L'ÉTUDIANT.

De mon prétendu bienfaiteur, oui. À la tête du cercueil se tenait un vieil ami du mort, et c'est lui qui conduisait le deuil. Le prêtre, en particulier, me fit grande impression par son attitude digne et ses paroles émouvantes. Je pleurais, nous pleurions tous. Ensuite nous allâmes dans un hôtel... Là, j'appris que cet ancien ami avait aimé le fils du mort... (*La jeune fille le regarde comme pour découvrir le sens de ses paroles*) et que le mort avait emprunté de l'argent à l'admirateur de son fils... (*Un silence.*)

L'ÉTUDIANT.

Le lendemain le prêtre fut arrêté pour avoir détourné de l'argent de la caisse de l'église. C'est joli !

LA JEUNE FILLE.

Oh ! (*Un silence.*)

L'ÉTUDIANT.

Savez-vous ce que je pense de vous en ce moment ?

LA JEUNE FILLE.

Ne le dites pas, vous me feriez mourir.

L'ÉTUDIANT.

Il le faut, sinon c'est moi qui meurs.

## LA JEUNE FILLE.

Dans les maisons de santé, on dit tout ce qu'on pense.

## L'ÉTUDIANT.

Précisément ! Mon père a fini dans une maison de fous...

## LA JEUNE FILLE.

Il était malade ?

## L'ÉTUDIANT.

Non, il était bien portant, mais il avait perdu la raison. Cela éclata un jour, dans les circonstances suivantes. Il était, comme nous tous, entouré d'un cercle de relations, que, pour abréger, il appelait cercle d'amis. C'était une bande de tristes personnages, naturellement, comme sont la plupart des hommes. Mais il fallait bien qu'il eût quelques relations, car il ne pouvait pas vivre absolument seul. Enfin, on ne dit pas aux gens ce que l'on pense d'eux, habituellement du moins, et lui non plus ne le faisait pas. Il savait bien à quel point ils étaient faux, il connaissait à fond leur perfidie... Mais c'était un homme sage et bien élevé, aussi était-il toujours poli. Un jour il y avait chez lui une nombreuse réunion : c'était le soir : il était las du travail de la journée et de l'effort qu'il lui fallait faire, tantôt pour se taire, tantôt pour échanger des banalités avec ses hôtes... (*La jeune fille prend un air terrifié.*) Finalement il frappe sur la table, réclame le silence et fait un discours... Alors tout à coup le déclic joua, et dans un long exposé il déshabilla tous les assistants, l'un après l'autre : il leur dit toute leur fausseté. Puis il s'assit, épuisé, au beau milieu de la table, et pria ses hôtes d'aller au diable.

## LA JEUNE FILLE.

Oh !

## L'ÉTUDIANT.

J'étais là, et je n'oublierai jamais ce qui se passa : mon père et ma mère se battirent, les invités se précipitèrent vers la porte... et mon père fut conduit à l'asile des fous, où il mourut. (*Un silence.*) Quand on garde trop longtemps le silence il se forme une eau stagnante qui croupit, et c'est ce qui se produit dans cette maison-ci également. Il y a ici quelque chose de pourri. Et je croyais que c'était le paradis, quand je vous vis entrer pour la première fois. Je me tenais là dehors, un dimanche matin, et je regardais ici : je voyais un colonel qui n'était pas colonel ; j'avais un noble bienfaiteur qui était un bandit et qui en fut réduit à se pendre ; je vis une momie, qui n'en était pas une, et une jeune fille qui avait hérité ou acquis... d'ailleurs où trouve-t-on la virginité ? Je ne l'ai vue que dans des musées anatomiques, dans de l'alcool à 90 degrés. Où trouve-t-on la beauté ? Dans la nature et dans mon âme, quand elle a revêtu ses habits du dimanche. Où trouve-t-on la fidélité et la foi ? Dans les contes de fées et dans les représentations pour enfants. Où peut-on trouver une chose qui tienne ce qu'elle promet ? Dans son imagination. Pour le moment vos fleurs m'ont intoxiqué, et à mon tour je vous ai intoxiquée... Je vous ai suppliée de me permettre de faire de vous ma femme, de fonder un foyer ; nous avons donné cours à notre imagination, chanté, joué... puis est venue la cuisinière... *Sursum corda !* Essayez encore de faire jaillir de la harpe d'or la pourpre et la flamme, essayez, je vous en prie, je t'en supplie à genoux... Bien, alors je vais le faire moi-même. (*Il prend la harpe, mais les cordes ne rendent aucun son.*) Elle est muette

et sourde. Dire que les plus belles fleurs sont si vénéneuses, que ce sont les plus vénéneuses : la malédiction est sur toute la création et sur toute la vie... Pourquoi ne voulez-vous pas être ma fiancée ? Parce que vous êtes atteinte à la source même de la vie... Je sens maintenant que le vampire de la cuisine commence à me sucer le sang ; je crois que c'est une Lamie qui allaite les enfants... C'est toujours à la cuisine que les enfants de la famille sont atteints jusqu'au cœur, à moins que cela n'arrive dans la chambre à coucher... Il y a des poisons qui affaiblissent la vue et des poisons qui ouvrent les yeux... c'est certainement avec un de ces derniers que je suis né, car je ne peux voir en beau ce qui est hideux, ni appeler bon ce qui est mauvais... je ne peux pas. Jésus-Christ est descendu aux enfers, lorsqu'il est venu errer sur la terre, dans les asiles de fous, les bagnes et les morgues, et les insensés l'ont tué, alors qu'il voulait les délivrer ; mais le larron a été libéré : c'est toujours le larron qui a les sympathies. Malheur, malheur à nous tous ! Rédempteur du monde, sauve-nous, nous périssons !

LA JEUNE FILLE *défaillit, il semble qu'elle meurt. Elle sonne, Bengtsson paraît.*

LA JEUNE FILLE.

Le paravent... vite... je meurs.

BENGTSSON *va chercher le paravent qu'il ouvre et dispose autour de la jeune fille.*

L'ÉTUDIANT.

Voici le libérateur ! Sois le bienvenu, pâle sommeil ! Et toi, belle, malheureuse et innocente enfant, toi qui n'as pas mérité tes souffrances, dors sans faire de rêves, et quand tu te réveilleras, puisse t'accueillir un soleil qui ne brûle pas,

dans une demeure sans poussière ; puissent des parents sans infamie et un amour sans crime te faire accueil... Toi, sage et doux Bouddha, qui restes assis là, attendant que de la terre sorte un ciel, accorde-nous la patience dans les épreuves, la pureté de volonté, afin que l'espérance ne s'abîme pas dans la honte ! (*Un murmure passe dans les cordes de la harpe, la pièce se remplit d'une blanche lumière.*)

Il me sembla, quand je vis le soleil  
Que je voyais celui qui est caché ;  
Tout homme jouit du fruit de ses œuvres :  
Bienheureux qui pratique le bien.  
Les actes que tu as commis dans la colère,  
Expie-les sans révolte.  
Console celui que tu as affligé,  
Avec bonté : cela te sera compté ;  
Nul n'a de frayeur, qui n'a pas péché.  
Il est bon de vivre exempt de fautes.

(*On entend un gémissement derrière le paravent.*)

Pauvre petit enfant ! Enfant de ce monde de l'illusion, de la faute, de la souffrance et de la mort du monde de l'éternel changement, des déceptions et de la douleur ! Que le roi des cieux te soit favorable dans ton voyage !... (*La chambre disparaît : l'île des morts de Böcklin s'aperçoit au fond de la scène.*)

« Et Dieu essuiera toutes les larmes de vos yeux, et la mort n'existera plus, ni la souffrance, ni les cris, ni la douleur n'existeront plus : car la première vie est passée. »

*(Une musique légère, agréable et triste monte de l'île des Morts.)*

RIDEAU.

# ÉCLAIRS

*Pièce en trois actes*

Traduction du suédois par J. Bucher et A. Wall

## **PERSONNAGES**

LE MONSIEUR, fonctionnaire retraité.

LE FRÈRE, consul.

MONSIEUR STARK, confiseur.

AGNÈS, sa fille.

LOUISE, parente du monsieur.

GERDA, femme divorcée du même.

FISCHER, mari actuel de Gerda, personnage muet.

LE COMMISSIONNAIRE (porteur de glace).

LE FACTEUR.

L'ALLUMEUR DE RÉVERBÈRES.

Premier acte : La façade d'une maison.

Deuxième acte : L'intérieur.

Troisième acte : La façade de la maison.

## ACTE PREMIER

La façade d'une maison moderne dont le rez-de-chaussée est en granit, les étages en briques jaunes, et les moulures ainsi que le cadre des fenêtres en grès. Au rez-de-chaussée, une porte, trouant la façade par le milieu, conduit dans la cour et sert d'entrée à la confiserie. À droite, la maison est bornée par un coin, formant jardin, avec quelques rosiers et d'autres fleurs, une boîte aux lettres. Au-dessus du rez-de-chaussée, un entresol élevé avec de grandes fenêtres ouvertes dont quatre donnent dans la salle à manger élégamment meublée. Plus haut, l'appartement du premier, stores rouges avec quatre fenêtres, à travers lesquelles on voit de la lumière. Un trottoir devant la maison ; ensuite l'avenue bordée d'arbres ; sur le devant, un banc vert et un réverbère. Le Confiseur sort de sa boutique, portant une chaise qu'il pose sur le trottoir et sur laquelle il s'assied. On voit dans la salle à manger le Monsieur assis à table ; au fond de la chambre, un grand poêle en majolique verte sur le rebord duquel il y a une photographie entourée de candélabres, et un vase à fleurs. Une jeune fille vêtue d'une robe claire apporte le dessert.

Le frère débouche de la rue à gauche et frappe de sa canne contre l'appui de la fenêtre.

LE FRÈRE.

Eh bien ! es-tu prêt ?

LE MONSIEUR.

J'arrive.

LE FRÈRE, *saluant le Confiseur.*

Bonsoir, monsieur Stark. Quelle chaleur !... (*Il s'assied sur le banc.*)

LE CONFISEUR.

Bonsoir, monsieur le consul ; il fait une chaleur de canicule, et nous avons mis des fruits en conserves toute la journée...

LE FRÈRE.

Vraiment... y a-t-il eu beaucoup de fruits cette année ?

LE CONFISEUR.

Passablement. Le printemps a été froid et l'été trop chaud. Nous qui sommes restés en ville, nous en savons quelque chose.

LE FRÈRE.

Je suis rentré hier de la campagne. Dès que les journées diminuent, on a envie de rentrer en ville.

LE CONFISEUR.

Ma femme et moi, nous n'avons pas pu partir. Le commerce ne marche guère, il est vrai, mais il faut rester au poste et faire ses provisions d'hiver. Pour commencer, il y a les fraises de jardin et les fraises des bois, les cerises, les framboises, et puis les groseilles, les melons et tous les fruits de l'automne...

LE FRÈRE.

Dites-moi, monsieur Stark, la maison est-elle à vendre ?

LE CONFISEUR.

Non, pas que je sache.

LE FRÈRE.

Y a-t-il beaucoup de locataires ici ?

LE CONFISEUR.

Je crois qu'il y a dix ménages, en comptant ceux qui logent sur la cour ; mais on ne se connaît pas. C'est étonnant comme on bavarde peu dans cette maison... on dirait qu'ils se méfient les uns des autres. J'habite ici depuis dix ans ; pendant les deux premières années, j'avais comme voisins un couple étranger qu'on ne voyait jamais le jour ; ils ne bougeaient que la nuit ; on voyait alors arriver des voitures qui emportaient toujours quelque chose. Il m'a fallu deux ans pour apprendre qu'il y avait là une infirmerie et que ce qu'on venait chercher, le soir, c'étaient les cadavres.

LE FRÈRE.

Mais c'est affreux, ça !

LE CONFISEUR.

Et on l'appelle la maison du silence.

LE FRÈRE.

Oui, il semble qu'on parle bien peu ici.

LE CONFISEUR.

Et pourtant, il s'y est passé des drames...

## LE FRÈRE.

Dites-moi, monsieur Stark, qui donc habite là-haut, au-dessus de mon frère ?

## LE CONFISEUR.

Là-haut, où vous voyez les stores rouges, le locataire est mort cet été ; le logement est resté vide pendant un mois et les nouveaux locataires ne l'occupent que depuis huit jours... je ne sais pas leur nom, je crois qu'ils ne sortent jamais. Pourquoi me demandez-vous cela, monsieur le Consul ?

## LE FRÈRE.

Ah !... je ne sais pas. On dirait qu'il se passe là des drames sanglants. Ce palmier phénix, qui jette son ombre sur le store, ressemble à une verge de fer... Si du moins l'on voyait quelqu'un !

## LE CONFISEUR.

J'y ai déjà vu bien des gens, mais c'était plus tard, pendant la nuit.

## LE FRÈRE.

Des messieurs ou des dames ?

## LE CONFISEUR.

L'un et l'autre. Mais il faut que je retourne à mes casseroles. (*Il rentre. Le Monsieur dans la salle à manger s'est levé et allume son cigare ; il vient à la fenêtre et parle à son frère.*)

LE MONSIEUR.

J'ai fini. Louise n'a plus qu'à coudre un bouton à mon gant.

LE FRÈRE.

Alors, tu veux descendre en ville ?

LE MONSIEUR.

Mais oui, nous pourrions peut-être y aller... Avec qui parlais-tu ?

LE FRÈRE.

Ce n'était que le Confiseur.

LE MONSIEUR.

Ah ! vraiment !... C'est un très brave homme, du reste, ma seule compagnie pendant tout l'été...

LE FRÈRE.

Tu es donc resté chez toi tous les soirs ? Tu n'es jamais sorti ?

LE MONSIEUR.

Jamais. Les soirées claires de l'été me font peur ! À la campagne, elles ont leur beauté, mais, en ville, elles paraissent presque contre nature. Le jour où on recommence à allumer les réverbères, je redeviens tranquille et je reprends mes promenades du soir. Cela me fatigue un peu ; et je dors mieux. (*Louise lui remet le gant.*)

## LE MONSIEUR.

Merci, mon enfant... tu pourras laisser les fenêtres ouvertes, il n'y a pas de mouches... j'arrive ! (*Un moment après on voit le Monsieur sortir, tourner le coin et mettre une lettre à la boîte ; il se dirige ensuite vers le devant de la scène et s'assied sur le banc à côté de son frère.*)

## LE FRÈRE.

Dis-moi, pourquoi restes-tu en ville quand tu pourrais aller à la campagne ?

## LE MONSIEUR.

Je ne sais pas. J'ai perdu toute faculté de mouvement. Ce sont les souvenirs qui me lient à cet appartement. Je m'y sens mieux protégé qu'ailleurs, et paisible. Oui, là ! là ! Il est intéressant de voir son ménage du dehors, on peut se figurer que quelqu'un d'autre y habite... Et dire que je me promène dans ces chambres depuis dix ans !...

## LE FRÈRE.

Il y a dix ans déjà ?

## LE MONSIEUR.

Oui, le temps paraît court une fois qu'il est passé, mais, pendant qu'il passe, il est long... La maison était neuve alors ; je les ai vus faire le parquet de la salle à manger et peindre les boiseries et les portes... c'est *elle* qui a choisi les papiers qui couvrent encore les murs... oui, c'est comme ça... Le Confiseur et moi nous sommes les plus anciens dans la maison... lui aussi a eu des malheurs... Il y a toujours eu quelque chose en travers de son chemin ; j'ai pour ainsi dire

vécu sa vie parallèlement à la mienne, et j'ai porté son fardeau avec le mien.

LE FRÈRE.

Il boit donc ?

LE MONSIEUR.

Non ! Il n'est pas négligent non plus, mais il n'a pas de chance... Lui et moi, nous connaissons la chronique de la maison ; ils arrivaient tous en voitures de noce et repartaient en corbillard, et la boîte aux lettres au coin là-bas en sait long.

LE FRÈRE.

Vous avez sans doute eu un décès cet été ?

LE MONSIEUR.

Oui, un cas de typhus, un employé de banque ; l'appartement est resté vide pendant un mois... d'abord le cercueil est sorti, puis la veuve a suivi avec les enfants, et, tout à la fin, les meubles.

LE FRÈRE.

C'était au premier ?

LE MONSIEUR.

Là-haut, où on voit de la lumière ; c'est là qu'habitent les nouveaux locataires que je ne connais pas.

LE FRÈRE.

Tu ne les as pas encore vus ?

## LE MONSIEUR.

Je ne m'occupe jamais des locataires. Ce que m'offre le hasard, je l'accepte sans en abuser, mais jamais je ne m'impose, parce que, quand on est vieux, on tient à sa tranquillité.

## LE FRÈRE.

Oui, la vieillesse ! je trouve qu'il est beau de vieillir, parce qu'on est plus près du but.

## LE MONSIEUR.

Certainement, c'est beau ; j'ai fait mon bilan de la vie et des hommes et j'ai même commencé mes préparatifs de voyage. La solitude n'a rien d'agréable, certainement, mais du moins personne n'exige rien de vous ; ainsi on a conquis sa liberté ! La liberté de pouvoir aller et venir, de penser et d'agir, de manger et de dormir à sa guise. (*À ce moment on remonte un store à l'appartement du premier, mais en partie seulement ; on aperçoit une robe de femme, puis le rouleau s'abaisse rapidement.*)

## LE FRÈRE.

Ils ont bougé là-haut. Vois-tu ?

## LE MONSIEUR.

Oui, c'est bien mystérieux, mais, la nuit, c'est encore pire ! quelquefois ils font de la musique, mais ils jouent mal ; d'autres fois ils jouent aux cartes, je crois, et les invités repartent en voiture longtemps après minuit... Je ne me plains jamais des locataires, car ils se vengent ensuite et on ne peut pourtant pas les corriger... il vaut mieux ne rien savoir. (*Un monsieur en smoking, sans chapeau, sort de derrière la maison*

*et jette une grande quantité de lettres dans la boîte ; puis il disparaît.)*

LE FRÈRE.

Quelle correspondance formidable !

LE MONSIEUR.

C'étaient sans doute des circulaires.

LE FRÈRE.

Qui est donc cet homme ?

LE MONSIEUR.

Sans doute le nouveau locataire du premier...

LE FRÈRE.

Ah ! c'était lui ! mais que peut-il bien être !

LE MONSIEUR.

Je ne sais. Un musicien, le directeur d'un théâtre d'opérette ou de variétés, joueur de cartes, Adonis, un peu de tout.

LE FRÈRE.

Avec cette peau blanche, il devrait avoir des cheveux noirs, et les siens étaient bruns : ils sont donc teints, ou c'est une perruque. Porter le smoking chez soi indique qu'on est pauvre en vêtements, et le mouvement de ses mains, en jetant les lettres à la boîte, faisait penser à quelqu'un qui mêle, qui coupe et qui donne des cartes... (*On entend, à l'étage au-dessus, jouer tout doucement une valse.*)

LE FRÈRE.

Toujours des valse ! Ils ont peut-être une école de danse, mais c'est presque toujours la même valse. Laquelle est-ce donc ?

LE MONSIEUR.

Je crois que c'est « Pluie d'or »... je la connais par cœur...

LE FRÈRE.

On la jouait autrefois chez toi ?

LE MONSIEUR.

Oui, celle-là et l'« Alcazar ». (*On voit Louise en train de ranger les verres dans le buffet de la salle à manger.*)

LE FRÈRE.

Tu es toujours content de Louise !

LE MONSIEUR.

Très content.

LE FRÈRE.

Est-ce qu'elle ne se mariera pas ?

LE MONSIEUR.

Pas que je sache.

LE FRÈRE.

Pas de fiancé en vue ?

LE MONSIEUR.

Pourquoi demandes-tu cela ?

LE FRÈRE.

Tu as peut-être des intentions ?

LE MONSIEUR.

Moi ? Non, merci ! La dernière fois que je me suis marié je n'étais pas trop vieux, puisque nous avons eu un enfant aussitôt, mais maintenant je le suis et je veux vieillir en paix... Crois-tu que je veuille risquer ma vie, mon honneur et mon bien en installant chez moi une nouvelle maîtresse de maison ?

LE FRÈRE.

Mais ta vie et ton bien... tu ne les as pas perdus.

LE MONSIEUR.

Et mon honneur, l'ai-je perdu ?

LE FRÈRE.

Comment, tu ne le savais pas ?

LE MONSIEUR.

Que veux-tu dire ?

LE FRÈRE.

Qu'en t'abandonnant, elle a tué ton honneur.

LE MONSIEUR.

J'ai donc été tué pendant cinq ans sans le savoir ?

LE FRÈRE.

Tu ne le savais pas ?

LE MONSIEUR.

Non, mais à présent je vais te dire en quelques mots comment les choses se sont passées en réalité. En me remarquant à cinquante ans avec une jeune fille relativement jeune, dont j'avais gagné l'affection et qui de son plein gré m'accordait sa main, je lui promis que le jour où la disproportion de nos âges viendrait à lui peser, j'irais mon chemin et lui rendrais sa liberté. L'enfant naquit au bon moment, puis il fut évident que ni ma femme ni moi n'en voulions d'autre, et quand, ma fille devenant grande, je me sentis inutile, je partis – c'est-à-dire – dans l'occurrence – je pris le bateau, car nous demeurions dans une île. Ainsi finit l'histoire. J'avais tenu ma promesse et l'honneur était sauf.

LE FRÈRE.

Mais elle s'est crue offensée, car de son côté elle avait voulu te quitter ; aussi elle t'a assassiné en répandant contre toi des accusations que tu ignores.

LE MONSIEUR.

Et elle, s'est-elle aussi accusée ?

LE FRÈRE.

Non, il n'y avait pas lieu.

LE MONSIEUR.

Ah !... Dans ce cas, la chose n'a pas d'importance.

LE FRÈRE.

Sais-tu ce qu'elles sont devenues depuis, elle et l'enfant ?

LE MONSIEUR.

Je souhaite ne rien savoir. Après avoir passé par toutes les affres de l'abandon, de la solitude, j'ai considéré la chose comme enterrée ; et cet appartement ne me rappelant que de beaux souvenirs, je l'ai gardé. Mais je te remercie de ce que tu m'as appris.

LE FRÈRE.

Quoi ?

LE MONSIEUR.

Qu'elle n'avait rien à se reprocher ; car alors j'aurais cru être coupable.

LE FRÈRE.

Je crois que tu es dans une erreur profonde.

LE MONSIEUR.

Frère, laisse-moi dans l'erreur. Une conscience pure, relativement pure du moins, c'est le scaphandre dont je me suis toujours couvert pour descendre dans les profondeurs sans y étouffer. (*Il se lève.*) Pense donc : quel miracle que j'en sois sorti vivant ! – Et maintenant c'est passé. Si nous allions nous promener dans l'avenue ?

LE FRÈRE.

Oui, allons-y, nous verrons allumer le premier réverbère.

LE MONSIEUR.

Il y a certainement clair de lune ce soir, un clair de lune d'août !

LE FRÈRE.

Je crois même qu'il y aura pleine lune...

LE MONSIEUR *se met devant la fenêtre et parle dans la direction de la chambre.*

Louise, je t'en prie, donne-moi ma canne ! Ma canne d'été, n'est-ce pas, pour avoir quelque chose à la main.

LOUISE *lui tend une canne.*

Voici, monsieur.

LE MONSIEUR.

Merci, mon enfant ! Éteins la lumière dans la salle à manger si tu n'as plus rien à y faire... nous resterons dehors un bon moment, je ne puis dire combien de temps... (*Le Monsieur et le Frère s'en vont à gauche. Louise à la fenêtre. Le Confiseur sort de sa boutique.*)

LE CONFISEUR.

Vos messieurs sont sortis ? Bonsoir, mademoiselle ; il fait chaud.

LOUISE.

Oui, ils sont allés se promener dans l'avenue... c'est la première fois que monsieur sort le soir, cet été.

## LE CONFISEUR.

Nous autres vieux, nous aimons le crépuscule ; il laisse dans l'ombre nos imperfections et nos tares et met un voile sur nos défauts et ceux des autres... Savez-vous, mademoiselle, que ma vieille est en train de devenir aveugle ? mais elle ne veut pas se faire opérer. « Il n'y a tout de même rien à voir », dit-elle... et parfois elle souhaiterait aussi d'être sourde.

LOUISE.

Oui, je comprends qu'on puisse parfois le souhaiter !

## LE CONFISEUR.

Vous menez là une belle vie tranquille ! du bien-être et pas de soucis ; jamais une parole trop vive, jamais une porte qui tape... – peut-être un peu trop calme pour une jeune personne comme vous ?

LOUISE.

Non, au contraire. J'aime cette vie de calme et de dignité, de bien-être et d'harmonie, où l'on ne dit pas tout ce que l'on pense et où l'on se fait un devoir d'ignorer les côtés désagréables de la vie.

## LE CONFISEUR.

Il ne vient jamais de visites ?

LOUISE.

Non, le consul seulement. Je n'ai jamais vu entre frères un amour pareil.

LE CONFISEUR.

Quel est donc l'aîné des deux ?

LOUISE.

Je ne puis le dire... y a-t-il un ou deux ans de différence ou bien sont-ils jumeaux, je l'ignore ; ils se traitent l'un l'autre avec un tel respect qu'on croirait que chacun des deux est l'aîné.

*AGNÈS sort et veut passer derrière la chaise du Confiseur.*

LE CONFISEUR.

Où vas-tu, ma fille ?

AGNÈS.

Je voudrais faire une petite promenade.

LE CONFISEUR.

Oui, va, mais ne reste pas trop longtemps. (*Agnès s'en va.*)

LE CONFISEUR.

Croyez-vous que votre maître regrette encore sa femme et son enfant ?

LOUISE.

Il ne les regrette pas et elles ne lui manquent pas ; il ne désire pas les voir revenir, mais il vit avec elles dans le souvenir.

LE CONFISEUR.

Mais le sort de sa fille doit pourtant le préoccuper.

LOUISE.

Oui, on peut craindre que la mère se remarie ; et comment serait alors le beau-père, on ne peut pas savoir !

LE CONFISEUR.

On m'a raconté que la femme avait d'abord refusé tout subside et qu'au bout de cinq ans elle a fait présenter par l'avocat un compte de plusieurs mille...

LOUISE, réservée.

Je n'en sais rien.

LE CONFISEUR.

Mais dans son souvenir je crois que c'est la femme qui a gardé la première place.

UN COMMISSIONNAIRE, *chargé d'un panier de bouteilles.*

Pardon, où habite monsieur Fischer ?

LOUISE.

Monsieur Fischer ? je ne le connais pas.

LE CONFISEUR.

Peut-être est-ce le nouveau locataire qui loge au premier, qui s'appelle Fischer ? Tournez le coin et sonnez au premier.

LE COMMISSIONNAIRE *va vers la place.*

Au premier... Je vous remercie.

LOUISE.

Si l'on apporte du vin, nous ne pourrions encore pas dormir cette nuit.

LE CONFISEUR.

Mais que font-ils donc, et pourquoi ne les voit-on jamais ?

LOUISE.

Ils passent peut-être par l'escalier de service. Je ne les vois jamais, mais je les entends.

LE CONFISEUR.

Moi aussi j'ai entendu des portes taper et des bouchons sauter, et peut-être encore autre chose...

LOUISE.

Ils n'ouvrent jamais les fenêtres par cette chaleur ; ce sont sans doute des méridionaux... Voyez-vous les éclairs ! Un, deux, trois... ce sont des éclairs de chaleur, on n'entend pas le tonnerre !

UNE VOIX, *du sous-sol.*

Mon cher Stark, viens m'aider à écumer le sucre !

LE CONFISEUR.

Je viens, ma bonne, oui. Nous faisons nos confitures... je viens... je viens. (*Il rentre.*)

LOUISE *reste debout à la fenêtre.*

LE FRÈRE *arrive lentement de droite.*

Mon frère n'est pas rentré ?

LOUISE.

Non, monsieur le Consul.

LE FRÈRE.

Il est allé téléphoner et j'ai pris les devants ; d'ailleurs, il va rentrer... (*Il se baisse et ramasse une carte.*) « Bostonclub. À minuit. Fischer. » Qui sont ces Fischer ? Les connaissez-vous, Louise ?

LOUISE.

À l'instant, un commissionnaire chargé de bouteilles demandait un monsieur Fischer, au premier.

LE FRÈRE.

Fischer... au premier ; et ces stores rouges qui éclairent dans la nuit comme des lampions ? Je crois que vous avez des gens louches dans la maison.

LOUISE.

Que veut dire « Bostonclub » ?

LE FRÈRE.

C'est peut-être très innocent, quoique, dans ce cas... je ne sais trop... Mais comment cette carte est-elle arrivée ici !... il faut qu'il l'ait laissée tomber... je vais la remettre à la boîte... Fischer ! J'ai entendu prononcer ce nom à propos d'une chose que j'ai oubliée... Mademoiselle Louise, puis-je vous demander quelque chose ? mon frère ne parle-t-il jamais de... du passé ?

LOUISE.

À moi... jamais !

LE FRÈRE.

Mademoiselle Louise... puis-je vous demander ?

LOUISE.

Excusez-moi, la laitière arrive, il faut que je monte...  
*(Louise s'éloigne. La laitière apparaît à droite et traverse la place pour entrer dans la maison.)*

LE CONFISEUR *sort de la maison, ôte son bonnet blanc, et souffle.*

On est comme un animal qui entre et sort de sa tanière. La chaleur là-bas est étouffante, on n'a même pas frais la nuit.

LE FRÈRE.

Il va certainement pleuvoir puisqu'il y a des éclairs... je n'aime pas être en ville, mais vous, dans ce coin, vous êtes tranquilles, jamais de voitures, de tramways... C'est presque la campagne.

LE CONFISEUR.

On est tranquille ; pour un commerce, c'est même trop tranquille... Je sais mon métier, mais je ne suis pas bon commerçant, jamais je ne l'ai été et je ne puis me changer. Ou bien, il y a peut-être une autre raison, je n'ai pas la bonne manière, car lorsqu'un acheteur me soupçonne de le tromper, j'en suis d'abord interdit, puis j'entre dans une telle colère que je ne me connais plus, mais maintenant je ne réussis

même plus à me mettre en colère, parce que tout finit par s'user, tout s'use.

LE FRÈRE.

Pourquoi ne cherchez-vous pas une place ailleurs ?

LE CONFISEUR.

Personne ne me prendrait.

LE FRÈRE.

Mais avez-vous essayé ?

LE CONFISEUR.

À quoi cela servirait-il ?

LE FRÈRE.

Comment ? (*On entend une longue exclamation : « Oh ! » poussée dans l'appartement du dessus.*)

LE CONFISEUR.

Que font-ils là-haut, pour l'amour de Dieu ? Est-ce qu'ils s'égorgent ?

LE FRÈRE.

Je n'aime pas cet élément nouveau dans la maison. C'est comme si un orage était suspendu au-dessus de vous. D'où viennent-ils, ces gens ? Que sont-ils, et que font-ils ici ?

LE CONFISEUR.

Il est dangereux de s'occuper des affaires des autres, on y est ensuite mêlé malgré soi.

LE FRÈRE.

Vous ne savez rien de ces gens ?

LE CONFISEUR.

Non, je ne sais rien.

LE FRÈRE.

Voilà, on a encore crié dans l'escalier...

LE CONFISEUR *se retire lentement.*

Je ne veux pas y être mêlé...

MADAME GERDA, *la femme divorcée du Monsieur, descend sur la place, sans chapeau, les cheveux défaits, agitée.*

LE FRÈRE *va vers elle, ils se reconnaissent, elle recule.*

LE FRÈRE.

C'est donc toi, mon ancienne belle-sœur !

GERDA.

C'est moi.

LE FRÈRE.

Pourquoi être revenue ? Ne pouvais-tu du moins le laisser tranquille ?

GERDA, *sauvagement.*

On m'avait dit un autre nom, je croyais qu'il avait démenagé ; je n'y puis rien...

LE FRÈRE.

N'aie pas peur de moi, Gerda ! Tu n'as pas besoin d'avoir peur de moi... Puis-je t'aider ? Que se passe-t-il là-haut ?

GERDA.

Il m'a battue.

LE FRÈRE.

Et ta petite fille est là aussi ?

GERDA.

Oui.

LE FRÈRE.

Elle a donc un beau-père ?

GERDA.

Oui.

LE FRÈRE.

Rattache tes cheveux et rassure-toi. J'essaierai d'arranger les choses, mais ménage mon frère...

GERDA.

Il me hait sans doute ?

LE FRÈRE.

Non. Ne vois-tu pas comme il a soigné tes fleurs ? C'est lui qui avait transporté la terre ici, t'en souviens-tu ? Voici ta gentiane bleue, ton réséda, tes roses, les Malmaison et les

Merveilles de Lyon greffées par lui. Ne sens-tu pas comme il a conservé ton souvenir et celui de l'enfant ?

GERDA.

Où est-il en ce moment ?

LE FRÈRE.

Il est dans l'avenue et il peut survenir d'un moment à l'autre, apportant le journal du soir ; il viendra de gauche, s'assiéra dans la salle à manger et se mettra à lire. Reste tranquille et il passera sans te voir. Mais il faut que tu retournes là-haut.

GERDA.

Je ne peux pas. Je ne peux pas retourner auprès de cet homme.

LE FRÈRE.

Qui est-ce ? Et que fait-il ?

GERDA.

Il a été chanteur.

LE FRÈRE.

Il était... Et maintenant ? Un aventurier ?

GERDA.

Oui.

LE FRÈRE.

Tient une maison de jeu ?

GERDA.

Oui.

LE FRÈRE.

Et la petite ? Sert d'amorce ?

GERDA.

Ne parle pas ainsi.

LE FRÈRE.

C'est horrible.

GERDA.

Tu emploies des termes exagérés.

LE FRÈRE.

Oui... Ce qui est malpropre, on ne peut pas l'appeler par son nom ; mais on a le droit de salir une chose sacrée. Pourquoi l'as-tu déshonoré ? Et pourquoi voulais-tu faire de moi ton complice ? J'ai été assez naïf pour te croire et j'ai défendu ta mauvaise cause contre la sienne.

GERDA.

Tu oublies qu'il était trop vieux.

LE FRÈRE.

Non, il n'était pas trop vieux alors, puisque vous avez eu un enfant. Lorsqu'il t'a demandée en mariage, il t'a demandé si tu voulais avoir un enfant avec lui ; puis, il t'a promis de te rendre la liberté, si son âge venait à te peser.

GERDA.

Il m'a abandonnée, et c'est une injure.

LE FRÈRE.

Pas envers toi. Ta jeunesse te protégeait de l'humiliation.

GERDA.

Il aurait dû me laisser partir la première.

LE FRÈRE.

Mais pourquoi ? Pourquoi devait-il porter toute la honte ?

GERDA.

Il fallait bien que l'un de nous deux la portât.

LE FRÈRE.

Le cours de tes pensées est bizarre !... Pourtant c'est toi qui l'as tué vivant et qui m'as entraîné à t'aider. Comment pourrions-nous réhabiliter son honneur ?

GERDA.

S'il était réhabilité, ce serait à mon détriment.

LE FRÈRE.

Je ne puis te suivre, tes pensées sont toutes dictées par la haine : mais laissons de côté l'idée de sa réhabilitation et ne pensons qu'à sauver ta fille ; que devons-nous faire ?

GERDA.

C'est mon enfant, la loi me l'a attribuée, et mon mari est son père...

LE FRÈRE.

Tu emploies des expressions trop fortes ! Et tu es devenue sauvage et brutale... Silence, il vient ! (*Le Monsieur arrive de gauche, tenant un journal à la main, et se dirige, plongé dans ses pensées, vers la porte d'entrée par laquelle il disparaît, pendant que le Frère et Gerda restent immobiles, cachés par le coin de la maison. Ensuite ils reviennent en avant. On aperçoit en haut le Monsieur dans la salle à manger, s'asseyant et lisant le journal.*)

GERDA.

C'était lui !

LE FRÈRE.

Viens ici et regarde ton ancien foyer. Il a laissé les choses dans le même ordre ; n'aie pas peur, il ne peut pas nous voir dans l'obscurité ; la lumière l'éblouit, tu comprends !

GERDA.

Comme il m'a menti !

LE FRÈRE.

Dans quel sens ? Que veux-tu dire ?

GERDA.

Mais il n'a pas vieilli ! Il s'était lassé de moi, voilà tout !  
Vois-tu son col ! Et sa cravate est à la dernière mode. Je suis  
sûre qu'il a une maîtresse.

LE FRÈRE.

Tu peux voir d'ici son portrait sur le poêle, entre les  
candélabres !

GERDA.

C'est moi avec l'enfant ! M'aime-t-il encore ?

LE FRÈRE.

Ton souvenir !

GERDA.

Voilà qui est étrange ! (*Le Monsieur s'arrête de lire et re-  
garde fixement par la fenêtre.*)

GERDA.

Il nous regarde.

LE FRÈRE.

Reste tranquille.

GERDA.

Il me regarde dans les yeux.

LE FRÈRE.

Reste tranquille. Il ne te voit pas.

GERDA.

Il ressemble à un mort.

LE FRÈRE.

C'est parce qu'on l'a tué.

GERDA.

Pourquoi parles-tu ainsi ? (*À ce moment un éclair met le Frère et Gerda en pleine lumière. Le Monsieur, dans la salle à manger, s'agite et se lève.*)

GERDA *se sauve derrière le coin près des plates-bandes.*

LE MONSIEUR.

Charles-Frédéric ! (*Il va à la fenêtre*). Es-tu seul ? Je croyais... es-tu vraiment seul ?

LE FRÈRE.

Comme tu vois.

LE MONSIEUR.

Il fait lourd et les fleurs me font mal à la tête... mais je veux finir mon journal. (*Il retourne à sa place.*)

LE FRÈRE *retourne auprès de Gerda.*

Maintenant revenons à tes affaires... Veux-tu que je monte avec toi ?

GERDA.

Peut-être ! mais ce sera un dur combat !

LE FRÈRE.

Mais il faut que l'enfant soit sauvée. Et je suis un homme de loi.

GERDA.

Alors, pour l'enfant ! Suis-moi. (*Ils s'en vont.*)

LE MONSIEUR, *dans la salle à manger.*

Charles-Frédéric ! Viens jouer aux échecs, Charles-Frédéric !

## ACTE DEUXIÈME

Dans la salle à manger. Au fond, le poêle ; à gauche de celui-ci, la porte ouverte de l'office, et à droite une porte, ouverte sur le corridor. Du côté gauche, le téléphone ; à droite, un piano et une pendule. De chaque côté une porte. Louise entre.

LE MONSIEUR.

Où est allé mon frère ?

LOUISE, *agitée*.

Il était dehors à l'instant et il ne peut être loin.

LE MONSIEUR.

Il y a un terrible vacarme au-dessus de nous, il me semble qu'on me marche sur la tête ! À présent ils ouvrent les tiroirs, comme s'ils allaient partir en voyage, ou prendre la fuite... Si seulement tu savais jouer aux échecs, Louise !

LOUISE.

Je sais un peu.

LE MONSIEUR.

Il suffit de savoir avancer les pièces, le reste va de soi. Assieds-toi, mon enfant. (*Il place les pièces.*) Ils font tant de bruit, là-haut, que le lustre en tremble... et en bas, le Confiseur chauffe à tout rompre... je crois que je vais bientôt déménager.

LOUISE.

Vous devriez certainement le faire, il y a longtemps que je le pense.

LE MONSIEUR.

Il y a longtemps ?

LOUISE.

Il n'est pas bon de demeurer au milieu des anciens souvenirs.

LE MONSIEUR.

Pourquoi pas ! Quand le temps a passé, tous les souvenirs sont beaux...

LOUISE.

Mais vous pouvez vivre encore vingt ans, et c'est trop long pour vivre de souvenirs qui pâliront et peut-être se transformeront.

LE MONSIEUR.

Que de choses tu sais, mon enfant ! – Commence maintenant et pose le fou ! mais pas le fou de la reine, sans cela tu vas être mat.

LOUISE.

Alors, j'avance le cavalier.

LE MONSIEUR.

Tout aussi dangereux, ma chère !

LOUISE.

J'ai tout de même envie de le poser.

LE MONSIEUR.

Bon ! j'avance donc mon fou de la reine.

LE CONFISEUR *paraît à la porte du corridor, portant un plateau.*

LOUISE.

Voilà M. Stark qui apporte les petits gâteaux. Il ne fait pas plus de bruit qu'une souris. (*Elle se lève, va dans le corridor, prend le plateau, et entre à l'office.*)

LE MONSIEUR.

Eh bien, monsieur Stark, comment va votre femme ?

LE CONFISEUR.

Je vous remercie. Ce sont les yeux, comme toujours...

LE MONSIEUR.

Peut-être avez-vous vu mon frère ?

LE CONFISEUR.

Il se promène sans doute dehors.

LE MONSIEUR.

Y a-t-il quelqu'un avec lui ?

LE CONFISEUR.

Non, je ne crois pas.

LE MONSIEUR.

Il y a longtemps que vous n'étiez venu ici, monsieur Stark ?

LE CONFISEUR.

Oui, il y a juste dix ans.

LE MONSIEUR.

Lorsque vous avez apporté le gâteau de mariage. Et rien n'a changé depuis ?

LE CONFISEUR.

Absolument rien... les palmiers naturellement ont poussé... non, rien n'a changé...

LE MONSIEUR.

Et tout restera ainsi, jusqu'à ce que vous apportiez le gâteau des funérailles... À partir d'un certain âge, rien ne change plus, tout reste immobile... et pourtant on avance comme un traîneau sur une pente...

LE CONFISEUR.

Oui, c'est ainsi...

LE MONSIEUR.

Et, de cette manière, on est tranquille... Pas d'affection, pas d'amis, un peu de compagnie seulement pour ma solitude ; les hommes ne sont plus que de simples hommes, sans le moindre droit à mes sentiments, à ma sympathie. On se détache peu à peu comme une dent qui tombe de la gencive, sans faire mal. La vue d'une jeune et jolie fille, comme Louise, par exemple, me fait du bien, lorsque je la regarde

comme on regarde une œuvre d'art dont on jouit sans vouloir la posséder ; rien ne peut troubler nos relations. Mon frère et moi nous nous comportons l'un envers l'autre comme deux vieux gentlemen qui se gardent bien de devenir trop intimes et de se toucher de trop près. En restant strictement neutre vis-à-vis des autres on crée une certaine distance et on paraît plus à son avantage ainsi. – En un mot, j'accueille volontiers les années et leur douce tranquillité. (*Il appelle.*) Louise !

LOUISE, *à la porte de gauche, toujours aimable.*

La blanchisseuse a rapporté le linge, il faut que je le compte...

LE MONSIEUR.

Ne voulez-vous pas vous asseoir, monsieur Stark, et faire un brin de causerie avec moi ? Peut-être jouez-vous aux échecs ?

LE CONFISEUR.

Je ne puis pas quitter mes casseroles et il faut que je chauffe le four à onze heures précises, mais je vous remercie de votre aimable proposition.

LE MONSIEUR.

Si vous voyez mon frère, priez-le de monter me tenir compagnie...

LE CONFISEUR.

Très volontiers... très volontiers. (*Il s'en va.*)

LE MONSIEUR, *seul, avance d'abord les pièces du jeu, puis il se lève et marche de long en large dans la chambre.*

La tranquillité de la vieillese, oui, oui ! (*Il s'assied devant le piano à queue et frappe quelques accords, puis il se lève et se promène de nouveau.*) Louise ! ne pourrais-tu compter le linge une autre fois ?

LOUISE, *à la porte.*

C'est impossible, la blanchisseuse est pressée, elle a un mari et des enfants qui l'attendent.

LE MONSIEUR.

Hum, oui... (*Il s'assied et se met à tambouriner sur la table, puis il essaie de lire le journal, mais semble fatigué ; il frotte une allumette et l'éteint, enfin il regarde l'heure. On entend du bruit dans le corridor.*)

LE MONSIEUR.

C'est toi, Charles-Frédéric ?

LE FACTEUR *apparaît à la porte.*

C'est le facteur ! Excusez-moi d'être entré ainsi, mais les portes sont ouvertes !

LE MONSIEUR.

Vous m'apportez une lettre ?

LE FACTEUR.

Une carte seulement. (*Il remet la carte et s'en va.*)

LE MONSIEUR *lit la carte.*

Encore monsieur Fischer. « Bostonclub » – c'est le bonhomme d'au-dessus. L'homme aux mains blanches et au smoking. Et à mon adresse ! c'est d'une audace ! Il faut que

je quitte la maison. Fischer ! (*Il déchire la carte, on entend un bruit dans le corridor.*)

LE MONSIEUR.

C'est toi, Charles-Frédéric ?

LE PORTEUR DE GLACE.

C'est le porteur de glace.

LE MONSIEUR.

Voilà qui est parfait ! Par une chaleur pareille ! mais prenez garde aux bouteilles qui sont dans la glacière ! Et mettez le morceau de glace sur le bord, pour que j'entende tomber les gouttes d'eau, lorsqu'elle fond – c'est mon horloge hydraulique, qui mesure le temps, le temps qui s'écoule si lentement... Dites-moi, où prenez-vous la glace ?... Il est parti... ils rentrent tous chez eux, pour entendre leur propre voix et aussi pour avoir de la compagnie... (*Une pause.*)

LE MONSIEUR.

C'est toi, Charles-Frédéric ? (*On entend jouer en haut la fantaisie impromptu, op. 66 de Chopin, première partie.*)

LE MONSIEUR *écoute, se réveille et regarde au plafond.*

Qui joue là-haut ? mon impromptu ? (*Il tient la main sur ses yeux et écoute.*)

LE FRÈRE *débouche du corridor.*

LE MONSIEUR.

C'est toi, Charles-Frédéric ? (*La musique cesse.*)

LE FRÈRE.

C'est moi.

LE MONSIEUR.

Où es-tu resté si longtemps ?

LE FRÈRE.

J'avais une affaire à régler. Tu étais seul ?

LE MONSIEUR.

Mais oui. Viens jouer aux échecs.

LE FRÈRE.

J'aimerais mieux causer ; il faut bien que tu entendes parfois ta voix.

LE MONSIEUR.

C'est vrai, mais nous revenons si facilement sur le passé...

LE FRÈRE.

Cela fait oublier le présent.

LE MONSIEUR.

Il n'y a pas de présent. Le présent, c'est le néant. Il faut aller en avant ou en arrière, de préférence en avant, car l'espoir est là.

LE FRÈRE, *à table.*

L'espoir de quoi ?

LE MONSIEUR.

D'un changement.

LE FRÈRE.

Bien. Cela veut dire que tu es las de la tranquillité de la vieillesse.

LE MONSIEUR.

Peut-être !

LE FRÈRE.

Sûrement donc ! Et si tu pouvais choisir entre la solitude et le passé...

LE MONSIEUR.

Avant tout, pas de revenants !

LE FRÈRE.

Mais tes souvenirs ?

LE MONSIEUR.

Ils ne me hantent pas. Ils se sont poétisés dans mon imagination. Mais si les morts pouvaient réapparaître, ce seraient des revenants.

LE FRÈRE.

Qui a gardé la première place dans ton souvenir, la femme ou l'enfant ?

LE MONSIEUR.

Toutes les deux ! Je ne puis les séparer dans ma pensée ; c'est pourquoi je n'ai pas essayé de garder l'enfant.

LE FRÈRE.

N'as-tu pas eu tort ? N'as-tu pas craint que ta fille pût avoir un beau-père ?

LE MONSIEUR.

Je n'y pensais pas alors, mais depuis... j'y ai... souvent... pensé.

LE FRÈRE.

Un beau-père qui la maltraite ou peut-être l'avilisse.

LE MONSIEUR.

Tais-toi !

LE FRÈRE.

Qu'entends-tu ?

LE MONSIEUR.

Il m'avait semblé entendre « les petits pas », ses petits pas trottinants qu'on entendait jadis dans le corridor, lorsqu'elle me cherchait... oui, c'est l'enfant qui était le meilleur ! Voir ce petit être confiant ne rien craindre et ne pas soupçonner même la méchanceté du monde !... Je me rappelle encore la première fois qu'elle eut à souffrir de la malignité humaine. Elle avait rencontré en bas dans le parc une jolie petite fille, et avait couru vers elle les bras ouverts pour l'embrasser ; l'autre la récompensa en lui mordant la joue et en lui tirant la langue. Si tu avais vu ma petite Anna-

Charlotte ! elle était pétrifiée, non par la douleur, mais par l'effroi de plonger dans cet abîme qu'est le cœur humain. Il m'est arrivé une fois de surprendre au fond des plus beaux yeux du monde deux regards froids et hostiles comme ceux d'un animal sauvage ; j'ai eu si peur, que j'ai regardé s'il n'y avait pas quelqu'un derrière cette figure, qui était comme un masque. Mais pourquoi parlons-nous de cela ? Est-ce la chaleur, l'orage, ou quoi ?

#### LE FRÈRE.

La solitude rend les pensées pesantes et tu devrais rechercher la société ; cet été passé en ville semble t'avoir brisé.

#### LE MONSIEUR.

Ce n'est que depuis quelques semaines ; cette maladie et cette mort là-haut m'ont frappé comme s'il s'agissait de moi. Les soucis du confiseur sont devenus les miens ; je m'inquiète de son ménage, de la maladie d'yeux de sa femme, de son avenir... depuis quelque temps je rêve chaque nuit de ma petite Anna-Charlotte ; je la vois exposée à des dangers inconnus, inexistantes. Et avant de m'endormir, alors que l'oreille perçoit les moindres bruits, j'entends ses petits pas, et même j'ai une fois entendu sa voix...

#### LE FRÈRE.

Où donc est-elle ?

#### LE MONSIEUR.

Oui, où ?

## LE FRÈRE.

Si tu la rencontrais dans la rue...

## LE MONSIEUR.

Il me semble que j'en perdrais connaissance ou que je deviendrais fou... Autrefois, quand ma sœur était petite, j'ai passé quelques années à l'étranger, et lorsque je suis revenu, j'ai trouvé à la gare une jeune fille qui s'est jetée dans mes bras ; j'ai vu avec terreur deux yeux au regard étranger pénétrer dans les miens et s'affoler de n'être pas reconnu. « C'est moi », dit-elle plusieurs fois jusqu'à ce que j'eusse reconnu ma sœur. Je me figure à peu près ainsi une rencontre avec ma fille. À cet âge, cinq années vous rendent méconnaissable ! Pense donc ! ne pas reconnaître son enfant ! La même, et pourtant une autre ! Je n'y survivrais pas ! Non, je préfère garder en moi l'image de la fillette de quatre ans qui est là sur le petit autel de la maison ; je n'en veux pas d'autre. (*Pause.*)

## LE MONSIEUR.

Est-ce Louise qui range le linge dans l'armoire ? Cela sent le linge frais et vous rappelle... oui, la ménagère qui prend soin de tout, la bonne fée qui ordonne les choses et les entretient, la ménagère qui tient le fer à la main, égalise ce qui est inégal, et efface les plis... oui, les plis... Je vais aller dans ma chambre écrire une lettre... veux-tu m'attendre ici ? (*Il sort à gauche.*)

LE FRÈRE *tousse.*

GERDA *entre par la porte du corridor.*

Es-tu... (*La pendule sonne l'heure.*) Mon Dieu, ce son... que j'ai gardé dans l'oreille pendant dix ans ! Cette pendule qui n'était jamais à l'heure, mais qui a compté une à une les heures de cinq longues années. (*Elle se retourne.*) Mon piano, mes palmiers, la table de la salle à manger ; il l'a bien conservée, elle brille comme une cuirasse. Mon buffet ! Avec le chevalier et Ève qui tient toujours à la main son panier de pommes... il y avait un thermomètre au fond du tiroir de droite. (*Elle y va.*) Je me demande s'il y est toujours. (*Elle ouvre le tiroir.*) Oui, il est là.

LE FRÈRE.

Que veux-tu dire ?

GERDA.

Ce thermomètre a fini par être un symbole, une image de l'inconsistance de notre vie... Lorsque nous nous sommes installés ici, on avait oublié de le mettre en place, il devait être à l'extérieur de la fenêtre, naturellement. Je promis de le faire fixer, et je l'oubliai ; il promit, de son côté, et oublia. Chacun reprochait à l'autre sa négligence, et, pour m'en débarrasser, je cachai l'objet dans ce tiroir, je le pris en horreur, lui de même. Sais-tu ce que cela voulait dire ? Nous ne croyions pas à la durée de notre union parce que nous avons aussitôt levé les masques et montré notre antipathie. Les premiers temps, nous vivions sans cesse sur le qui-vive, prêts à nous enfuir à tout moment. Voilà pour le thermomètre et il est toujours là... il monte, descend, est variable comme le temps. (*Elle remet le thermomètre en place et avance vers l'échiquier.*) Mon échiquier, qu'il a acheté pour me dis-

traire, quand nous attendions l'enfant. Avec qui joue-t-il maintenant ?

LE FRÈRE.

Avec moi.

GERDA.

Où est-il ?

LE FRÈRE.

Dans sa chambre, il écrit une lettre !

GERDA.

Où ?

LE FRÈRE, *désignant la gauche.*

Là !

GERDA *frissonne.*

Et c'est ici qu'il a vécu pendant cinq ans ?

LE FRÈRE.

Dix ans ; seul, cinq ans.

GERDA.

Mais il aime la solitude ?

LE FRÈRE.

Je crois qu'il en est las.

GERDA.

Me chassera-t-il ?

LE FRÈRE.

Mets-le à l'épreuve ! Tu ne risques pas grand'chose, car il reste toujours poli.

GERDA.

Ce n'est pas moi qui ai brodé ce chemin de table...

LE FRÈRE.

C'est-à-dire, tu risques qu'il demande des nouvelles de l'enfant.

GERDA.

Mais puisqu'il doit m'aider à la retrouver !

LE FRÈRE.

Où crois-tu que Fischer soit allé et quel est le motif de sa fuite ?

GERDA.

D'abord, se soustraire à ce voisinage ; ensuite, m'obliger à le suivre. La petite lui sert d'otage. Il veut plus tard la faire entrer dans le ballet ; elle semble en effet avoir des dispositions...

LE FRÈRE.

Le ballet ! Ceci, son père doit l'ignorer, car il hait le théâtre.

*GERDA s'assied devant l'échiquier et place machinalement les pièces.*

Le théâtre ! Moi aussi, j'ai été sur les planches !

LE FRÈRE.

Toi ?

GERDA.

Je servais d'accompagnatrice.

LE FRÈRE.

Pauvre Gerda !

GERDA.

Pourquoi ? J'aimais cette vie. Et si je me suis sentie prisonnière ici, ce n'était pas le gardien, mais la prison qui en était la cause.

LE FRÈRE.

Mais tu en as assez maintenant ?

GERDA.

À présent j'aime le calme et la solitude... Avant tout, j'aime mon enfant !

LE FRÈRE.

Silence ! Il vient.

GERDA *se lève comme si elle voulait fuir, mais retombe sur sa chaise.*

Oh !

LE FRÈRE.

Je te laisse. Ne prépare rien, les mots te viendront d'eux-mêmes, comme au jeu un coup suit l'autre.

GERDA.

C'est son premier regard que je crains le plus, car j'y verrai si j'ai changé en bien ou en mal... si je suis devenue vieille et laide.

LE FRÈRE *sort à droite.*

S'il te trouve laide, il osera davantage. S'il te trouve jeune comme autrefois, il n'espérera plus rien, car il est plus modeste que tu ne crois...

LE MONSIEUR *sort de sa chambre. On le voit passer par l'office, tenant une lettre à la main, puis il disparaît par le corridor.*

LE FRÈRE, *à la porte de droite.*

Il est allé à la boîte aux lettres.

GERDA.

Non, je ne puis m'y résoudre. L'appeler, *lui*, à mon aide dans une affaire pareille. – Je m'en vais. – J'ai honte.

LE FRÈRE.

Reste. Tu connais sa bonté. Il t'aidera pour l'enfant !

GERDA.

Non, non.

LE FRÈRE.

Lui seul peut t'aider !

LE MONSIEUR *rentre rapidement, fait un signe de tête à Gerda, que dans sa myopie il prend pour Louise, et va prendre le cornet du téléphone ; en passant il dit à Gerda :*

Tu as fini ? Place les pièces, Louise, nous recommençons.

GERDA, *pétrifiée, ne comprend pas.*

LE MONSIEUR, *tournant le dos à Gerda, téléphone.*

Allô ! – ... – Bonsoir. C'est toi, maman ? – ... – Oui, bien, merci. Louise est déjà à la table de jeu, mais elle est fatiguée parce qu'elle a eu beaucoup à faire. Oui, c'est fini, tout est en ordre, des bagatelles ! – ... – S'il fait chaud ? L'orage a passé au-dessus de nos têtes, mais la foudre n'est pas tombée. Fausse alerte ! – ... – Comment dis-tu ? Les Fischer ? Oui, on les dirait partis. Pourquoi donc ? Non, rien de particulier. – ... – Ah ! Oui, le vapeur part à six heures quinze et il arrive, laisse-moi voir, à huit heures vingt-cinq. – ... – Vous êtes-vous bien amusés ? (*Il rit un peu.*) Oui, il est très drôle, quand il s'y met ; qu'en disait Maria ? – ... – Comment nous avons passé l'été ? nous nous sommes tenu compagnie, Louise et moi ; elle est toujours de si bonne humeur ! – ... – Oh ! oui, elle est très gentille. – ... – Non, merci, pas cela.

GERDA *a compris, se lève bouleversée.*

LE MONSIEUR.

Mes yeux, oui, je deviens myope, mais je dis comme la femme du confiseur : il n'y a pourtant rien à voir, et elle voudrait aussi être sourde. Les locataires du dessus font un tapage infernal chaque nuit. C'est sans doute une maison de jeu... Voilà, on nous a coupés... (*Il sonne.*)

LOUISE *apparaît à la porte du corridor, sans être vue du Monsieur. Gerda la regarde à la fois avec admiration et haine. Louise se retire à droite.*

LE MONSIEUR, *au téléphone.*

Tu es toujours là ? Ils nous avaient coupés, pour écouter. – ... – Merci beaucoup, toi de même. Très volontiers ! Adieu, maman. À demain, six heures quinze ! (*Il raccroche. Louise a disparu. Gerda est debout au milieu de la pièce.*)

LE MONSIEUR *se retourne, aperçoit Gerda, la reconnaît peu à peu, pose sa main sur son cœur.*

Mon Dieu ! c'était donc toi ! Mais n'était-ce pas Louise, à l'instant ? (*Gerda reste muette.*)

LE MONSIEUR, *sans timbre.*

Comment es-tu entrée ?

GERDA.

Pardonne-moi, je passais et j'ai eu envie de revoir mon ancien foyer ; les fenêtres étaient ouvertes. (*Pause.*)

LE MONSIEUR.

Le retrouves-tu pareil ?

GERDA.

C'est le même, et pourtant un peu changé ; on dirait que quelque chose de nouveau s'y est ajouté.

LE MONSIEUR, *mécontent.*

Es-tu contente de ta vie actuelle ?

GERDA.

Oui, oui, j'ai ce que j'ai voulu avoir.

LE MONSIEUR.

Et l'enfant ?

GERDA.

Elle grandit, elle prospère, il ne lui manque rien.

LE MONSIEUR.

Alors, il ne me reste plus rien à te dire. (*Pause.*)

LE MONSIEUR.

Désires-tu quelque chose ? Puis-je t'être utile ?

GERDA.

Je te remercie, mais... non, ce n'est pas nécessaire, maintenant que j'ai vu que tu vas bien. (*Pause.*) Voudrais-tu voir Anna-Charlotte ? (*Pause.*)

LE MONSIEUR.

Je ne crois pas, puisque tu me dis qu'il ne lui manque rien. – Il est si difficile de répéter une chose – c'est comme de réapprendre une leçon qu'on sait, alors même que le maître trouve qu'on ne la sait pas... je suis loin de tout cela... je m'en suis éloigné, et je ne puis y revenir. Je n'aime pas être impoli, mais je ne te prie pas de t'asseoir, tu es devenue la femme d'un autre, et tu n'es plus l'être dont je me suis séparé.

GERDA.

Ai-je tellement changé ?

LE MONSIEUR.

Tu m'es étrangère ! Ta voix, ton regard, tes gestes...

GERDA.

Ai-je vieilli ?

LE MONSIEUR.

Je ne sais. On dit qu'au bout de trois ans, pas un atome du corps n'est resté le même ; en cinq ans, il doit donc s'être renouvelé tout entier. C'est pourquoi vous qui êtes là debout devant moi, vous êtes une autre que celle qui était assise ici, et qui souffrait. Il m'est presque impossible de vous tutoyer, tant vous me paraissez lointaine. Et il en serait sans doute de même pour l'enfant.

GERDA.

Ne dis pas de choses pareilles. J'aimerais mieux que tu m'en veuilles.

LE MONSIEUR.

Pourquoi t'en vouloir ?

GERDA.

Pour tout le mal que je t'ai fait.

LE MONSIEUR.

Que tu m'as fait ? mais je n'en savais rien.

GERDA.

Tu n'as pas lu l'acte d'accusation ?

LE MONSIEUR.

Non, je l'ai passé à l'avocat. (*Il s'assied.*)

GERDA.

Et le jugement ?

LE MONSIEUR.

Je ne l'ai pas lu. Comme je n'ai pas l'intention de me remarier, je n'ai pas besoin de ces papiers. (*Pause.*)

GERDA *s'assied.*

LE MONSIEUR.

Qu'y avait-il donc dans ces papiers ? Que j'étais trop vieux ?

GERDA *acquiesce silencieusement.*

LE MONSIEUR.

C'était vrai, tu n'as donc pas à regretter de l'avoir dit. J'ai déposé dans le même sens, en demandant au tribunal de te rendre ta liberté.

GERDA.

Tu as écrit... que tu...

LE MONSIEUR.

Oui, j'ai écrit, non pas que *j'étais*, mais que je commençais à être trop vieux pour toi.

GERDA, *froissée*.

Pour moi ?...

LE MONSIEUR.

Oui ! – Je ne pouvais pas dire que j'étais trop vieux en t'épousant, parce que la naissance de l'enfant aurait pu être mal interprétée... car c'est bien notre enfant, n'est-ce pas ?

GERDA.

Tu le sais. – Mais...

LE MONSIEUR.

Dois-je avoir honte de mon âge ? Si je passais mes nuits à danser et à jouer, je serais bientôt bon à mettre dans une petite voiture ou à porter sur la table d'opération, et *cela* serait pitoyable !

GERDA.

Tu n'as pas l'air de...

LE MONSIEUR.

Croyais-tu donc que j'en mourrais !

GERDA *garde un silence plein de sous-entendus*.

LE MONSIEUR.

Certains gens prétendent que tu m'as tué ; Trouves-tu que j'en aie l'air ?

GERDA, *gênée, se tait*.

## LE MONSIEUR.

Il paraît que tes amis m'ont caricaturé dans les journaux, mais ces feuilles ne me sont jamais tombées sous les yeux ; et, après cinq ans, tout cela est en poussière. Tu n'as donc pas de remords à avoir.

GERDA.

Pourquoi m'as-tu épousée ?

LE MONSIEUR.

Tu sais fort bien pourquoi un homme se marie et que je n'ai pas eu à mendier ton amour. Tu dois te rappeler que nous nous moquions des sages avertissements qu'on nous donnait avant notre mariage. Ce que je n'ai jamais compris, c'est la raison pour laquelle tu m'as pris. Lorsqu'aussitôt après la cérémonie tu as évité de me regarder et que tu t'es comportée en tout comme si tu assistais au mariage d'une autre, j'ai cru que tu avais juré ma mort. Parce que j'étais leur supérieur, mes employés me haïssaient, mais ils devinrent aussitôt tes amis. Avais-je un ennemi, il devenait ton ami. C'est ce qui me fit penser : Certes, on ne doit pas haïr ses propres ennemis, mais mes ennemis, tu ne dois pas les aimer. Une fois que j'ai vu où j'en étais avec toi, je commençai à plier bagage ; mais auparavant, il me fallait une preuve vivante contre tes calomnies. Et j'ai attendu la naissance de l'enfant.

GERDA.

Dire que tu as pu être si fourbe !

LE MONSIEUR.

Je me suis tu, mais je n'ai jamais menti ! Tu as peu à peu transformé mes amis en détectives, et tu as poussé mon propre frère à me trahir. Mais ce qu'il y a de pire, c'est que, par tes propos inconsidérés, tu as jeté un doute sur la légitimité de l'enfant.

GERDA.

Cela, je l'ai ensuite démenti.

LE MONSIEUR.

Une fois la parole envolée, on ne peut plus la saisir par les ailes. Mais – et ceci est plus grave encore – le conte est arrivé aux oreilles de l'enfant, qui pourrait croire sa mère une...

GERDA.

Oh !... non.

LE MONSIEUR.

C'est ainsi. Tu as construit un édifice de mensonges, et maintenant, tout s'écroule.

GERDA.

Ce n'est pas vrai !

LE MONSIEUR.

Mais si ! Je viens de voir Anna-Charlotte !

GERDA.

Tu l'as vue ?

LE MONSIEUR.

Nous venons de nous rencontrer dans l'escalier, et elle m'a appelé « son oncle » ! Tu sais ce qu'est un oncle ? C'est un ami âgé de la famille ou de la mère. Et je sais que dans son école je passe aussi pour être son oncle. N'est-ce pas terrible pour l'enfant ?

GERDA.

Tu l'as rencontrée ?

LE MONSIEUR.

Oui, mais ceci je pouvais le garder pour moi. N'ai-je pas le droit de me taire ? D'ailleurs, j'ai été si bouleversé par cette rencontre que je l'ai effacée de ma mémoire comme si elle n'avait jamais été.

GERDA.

Que puis-je faire pour réparer le mal ?

LE MONSIEUR.

Toi ? Rien. C'est mon affaire. (*Ils se fixent l'un l'autre longtemps avec acuité.*)

LE MONSIEUR.

C'est-à-dire, je me suis réhabilité moi-même. (*Pause.*)

GERDA.

Ne pourrais-je pas racheter ma faute ? Te prier de pardonner, d'oublier...

LE MONSIEUR.

Que veux-tu dire ?

GERDA.

Racheter le passé, le renouveler...

LE MONSIEUR.

Veux-tu dire que tu voudrais recommencer, redevenir la maîtresse de céans ? – Non, je te remercie. Je ne te veux plus.

GERDA.

Fallait-il m'entendre dire cela ?

LE MONSIEUR.

Oui, médite-le, à présent.

GERDA.

Voilà un joli napperon.

LE MONSIEUR.

Oui, il est joli.

GERDA.

D'où vient-il ? (*Pause.*)

LOUISE *paraît à la porte de l'office, une facture à la main.*

LE MONSIEUR, *se retourne.*

Une facture ?

GERDA *se lève, met ses gants avec une telle hâte qu'elle en arrache les boutons.*

LE MONSIEUR *prend de l'argent et le compte.*

18,72 ! c'est exact !

LOUISE.

Je voudrais vous dire un mot.

LE MONSIEUR *se lève et va à la porte où Louise lui chuchote quelque chose à l'oreille.*

Oh ! Seigneur...

LOUISE *s'en va.*

LE MONSIEUR.

Pauvre Gerda !

GERDA.

Qu'est-ce que tu te figures ? que je suis jalouse de ta servante ?

LE MONSIEUR.

Non, ce n'est pas ce que j'entendais.

GERDA.

Si, tu as prétendu être trop vieux pour moi, alors que tu ne l'es pas pour elle. Je sens l'insulte... Elle est jolie, je ne le nie pas, pour une servante.

LE MONSIEUR.

Pauvre Gerda ?

GERDA.

Pourquoi dis-tu cela ?

LE MONSIEUR.

Parce que tu me fais pitié. Jalouse de ma servante, en vérité, c'est flatteur pour moi !

GERDA.

Moi, jalouse...

LE MONSIEUR.

Pourquoi alors es-tu en fureur contre ma bonne et douce parente ?

GERDA.

Plus qu'une parente...

LE MONSIEUR.

Non, mon enfant ; il y a longtemps que j'ai renoncé... et je suis satisfait de ma solitude... (*Le téléphone sonne, le Monsieur y va.*)

LE MONSIEUR.

Monsieur Fischer ? Ce n'est pas ici ! – ... – Ah ! oui, en effet, c'est moi. – ... – Il est parti ? avec qui ? Avec la fille du confiseur Stark ! Oh ! mon Dieu ! quel âge avait-elle ? – ... – Dix-huit ans. Mais c'est une enfant !

GERDA.

Je savais qu'il était parti. Mais pas avec une femme ! Et toi, bien entendu, tu jubiles.

LE MONSIEUR.

Non, je ne jubile pas, bien que cela soulage mon cœur de voir qu'il y a une justice ici-bas. La vie passe vite, et te voilà au point où j'en étais...

GERDA.

Elle a dix-huit ans, je suis vieille, trop vieille pour lui.

LE MONSIEUR.

Tout est relatif, même l'âge ! Mais parlons d'autre chose ! Où est ton enfant ?

GERDA.

Mon enfant ! Je l'avais oubliée. Mon enfant ! Mon Dieu, viens à mon aide ! Il l'a emmenée ! Il aimait Anna-Charlotte comme sa propre fille... Accompagne-moi au poste de police, je t'en prie.

LE MONSIEUR.

Moi ? Tu en demandes trop !

GERDA.

Aide-moi !

LE MONSIEUR *va à la porte de droite.*

Charles-Frédéric ! Prends une voiture et accompagne Gerda au poste... veux-tu ?

LE FRÈRE *vient.*

Bien sûr que je veux. On est des hommes après tout, au nom du ciel !

LE MONSIEUR.

Vite ! Mais ne dis rien à M. Stark ; tout peut encore s'arranger. Le pauvre ! – et pauvre Gerda ! Hâtez-vous !

GERDA *regarde par la fenêtre.*

Il pleut, prête-moi un parapluie... Dix-huit ans ! – Dix-huit ans ! – Allons vite ! (*Elle sort en hâte avec le Frère.*)

LE MONSIEUR, *seul.*

La tranquillité de l'âge ! Et mon enfant entre les mains d'un aventurier. Louise !

LOUISE *arrive.*

LE MONSIEUR.

Viens jouer aux échecs avec moi.

LOUISE.

Monsieur le Consul est-il ?...

LE MONSIEUR.

Il est sorti faire une course. Il pleut toujours ?

LOUISE.

Non, il ne pleut plus.

LE MONSIEUR.

Alors, je vais sortir un peu, pour prendre l'air... (*Pause.*) Tu es une brave et bonne fille, Louise. Connais-tu la fille du confiseur ?

LOUISE.

Très peu.

LE MONSIEUR.

Est-elle jolie ?

LOUISE.

Oui.

LE MONSIEUR.

Connais-tu les gens d'au-dessus ?

LOUISE.

Je ne les ai jamais vus.

LE MONSIEUR.

Tu es discrète.

LOUISE.

J'ai appris à me taire dans cette maison.

LE MONSIEUR.

J'avoue que le parti pris de ne rien entendre peut devenir un danger... Fais le thé, je sors prendre l'air. Et puis, tu vois ce qui se passe ici, mon enfant, ne me demande jamais rien.

LOUISE.

Moi ? non, monsieur, je ne suis pas curieuse,

LE MONSIEUR.

Je te remercie.

## ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au premier acte, devant la maison. La confiserie est éclairée. L'appartement du premier également, les fenêtres sont ouvertes, les stores relevés.

LE CONFISEUR, *devant sa porte.*

LE MONSIEUR, *sur le banc vert.*

Cette averse a fait du bien.

LE CONFISEUR.

Une vraie bénédiction ! Les framboises vont de nouveau donner !

LE MONSIEUR.

Je vous prierai de m'en céder quelques litres, nous avons renoncé à faire nous-mêmes des confitures – elles fermentent et moisissent toujours !

LE CONFISEUR.

Oui, je connais cela. Il faut surveiller les pots de confitures comme des enfants mal élevés... il y en a qui ajoutent de l'acide salicylique, mais ce sont des trucs que je n'approuve pas...

LE MONSIEUR.

L'acide salicylique, oui, cela empêche la moisissure, en effet.

LE CONFISEUR.

Mais la confiture prend le goût... et c'est un truc...

LE MONSIEUR.

Dites-moi, monsieur Stark, avez-vous le téléphone ?

LE CONFISEUR.

Non.

LE MONSIEUR.

Ah !

LE CONFISEUR.

Pourquoi demandez-vous cela ?

LE MONSIEUR.

J'y songeais par hasard... cela peut être utile pour recevoir des commandes... ou des communications importantes...

LE CONFISEUR.

C'est possible. Mais il vaut mieux souvent ne pas en avoir...

LE MONSIEUR.

Certainement, certainement. J'ai toujours des battements de cœur, quand j'entends la sonnerie du téléphone, on ne sait jamais ce qui vous attend – et je veux être tranquille – tranquille avant tout.

LE CONFISEUR.

Moi aussi.

LE MONSIEUR *regarde sa montre.*

Je pense qu'on va bientôt allumer le réverbère.

LE CONFISEUR.

On nous a peut-être oubliés, l'avenue est déjà éclairée.

LE MONSIEUR.

Non, non, il viendra... et quel plaisir ce sera de voir notre réverbère allumé ! (*On entend la sonnerie du téléphone à l'intérieur. Louise apparaît dans la chambre du premier et va à l'appareil ; le Monsieur se lève, met sa main sur son cœur et essaie de suivre, mais il n'entend rien. Pause. Louise sort dans le jardin.*)

LE MONSIEUR, *agité.*

Quelque chose de nouveau ?

LOUISE.

Toujours rien.

LE MONSIEUR.

Était-ce mon frère ?

LOUISE.

Non, c'était M<sup>me</sup> Gerda.

LE MONSIEUR.

Que voulait-elle ?

LOUISE.

Vous parler.

LE MONSIEUR.

Je ne veux pas. Dois-je consoler mon bourreau ? Je l'ai fait autrefois, mais j'en ai assez à présent. – Vois-tu là-haut ? Ils ont oublié d'éteindre. – Une chambre abandonnée est plus effrayante quand elle est éclairée que quand elle est obscure. C'est qu'on voit alors les revenants... (*À mi-voix.*) Et Agnès, la fille du confiseur ? Crois-tu qu'il sache quelque chose ?

LOUISE.

C'est difficile à dire, car il ne parle jamais de ses peines, pas plus que les autres habitants de cette maison silencieuse.

LE MONSIEUR.

Ne devrait-on pas le lui dire ?

LOUISE.

Pour l'amour de Dieu, non...

LE MONSIEUR.

Mais ce n'est sûrement pas la première fois qu'elle lui cause du souci ?

LOUISE.

Il ne parle jamais d'elle.

LE MONSIEUR.

C'est affreux ! Quand en verrons-nous la fin ? (*Le téléphone sonne dans la salle à manger.*)

LE MONSIEUR.

On sonne encore. N'y va pas ! Je ne veux rien savoir. Mon enfant dans cette compagnie ! Avec un aventurier et une fille ! C'est inouï ! Pauvre Gerda !

LOUISE.

Il vaut mieux savoir. Je rentre ; il faut agir !

LE MONSIEUR.

Je suis cloué sur place ! Je puis encore subir les coups du sort, mais m'en défendre, non !

LOUISE.

Si l'on fuit le danger, il vous assaille ; et si l'on ne se défend pas, il vous terrasse.

LE MONSIEUR.

On est invulnérable, lorsqu'on se tient à l'écart.

LOUISE.

Invulnérable ?

LE MONSIEUR.

Lorsqu'on ne s'en mêle pas, tout finit par s'arranger.

À quoi bon intervenir, lorsque tant de passions sont en jeu ? Je suis impuissant à les dompter ou à en changer le cours.

LOUISE.

Mais l'enfant ?

LE MONSIEUR.

J'ai renoncé à tous mes droits. Et d'ailleurs, dois-je l'avouer ? je n'y tiens plus. Surtout maintenant qu'elle est venue détruire les images du passé, tout ce que j'avais gardé de beau en moi s'est évanoui.

LOUISE.

Mais c'est la délivrance.

LE MONSIEUR.

Vois-tu, comme tout paraît vide là-dedans comme après un déménagement... et là-haut, comme après un incendie !

LOUISE.

Qui vient là ?

*AGNÈS arrive, agitée, craintive ; elle essaie de se dominer, s'avance vers la porte, devant laquelle est assis le Confiseur.*

LOUISE, *au Monsieur.*

C'est Agnès ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

LE MONSIEUR.

Agnès ! Alors tout commence à s'arranger.

LE CONFISEUR, *tranquillement.*

Bonsoir, mon enfant. Où as-tu été ?

AGNÈS.

Je suis allée me promener.

LE CONFISEUR.

Ta mère t'a appelée plusieurs fois.

AGNÈS.

Ah ! vraiment ! Eh bien, me voilà !

LE CONFISEUR.

Descends vite et aide-lui à chauffer le four, je t'en prie.

AGNÈS.

Est-elle fâchée contre moi ?

LE CONFISEUR.

Elle ne peut pas être fâchée contre toi.

AGNÈS.

Oh ! si, certainement ! mais elle ne le montre pas.

LE CONFISEUR.

Tant mieux ! Ainsi tu ne seras pas grondée. (*Agnès rentre dans la maison.*)

LE MONSIEUR, à Louise.

Sait-il, ou ne sait-il pas ?

LOUISE.

Ah ! pourvu qu'il ne sache rien !

LE MONSIEUR.

Mais qu'est-il donc arrivé ? Une rupture ? (*Au Confiseur.*)  
Écoutez, monsieur Stark.

LE CONFISEUR.

Plaît-il ?

LE MONSIEUR.

Je pensais... Avez-vous vu sortir quelqu'un, il y a un moment ?

LE CONFISEUR.

J'ai vu sortir un commissionnaire et un facteur, je crois.

LE MONSIEUR.

Ah ! (*À Louise.*) Il y a eu erreur peut-être ! nous aurons mal entendu, je ne puis pas m'expliquer cela ; peut-être a-t-il inventé toute l'histoire. Que disait M<sup>me</sup> Gerda au téléphone !

LOUISE.

Elle voulait vous parler.

LE MONSIEUR.

Comment était-elle ? Paraissait-elle agitée ?

LOUISE.

Oui.

LE MONSIEUR.

Je trouve que c'est un manque de tact de s'être adressée à moi dans cette circonstance...

LOUISE.

Mais l'enfant !

LE MONSIEUR.

Dire que j'ai rencontré ma fille dans l'escalier ! Lorsque que je lui ai demandé si elle me reconnaissait, elle m'a appelé son oncle ; puis elle m'a dit que son père était là-haut... il est son beau-père et il a tous les droits... ils m'ont rejeté, calomnié...

LOUISE.

Une voiture s'arrête au coin. (*Le Confiseur se retire.*)

LE MONSIEUR.

Pourvu qu'elles ne reviennent pas me cramponner ! Entendre ma fille chanter les louanges d'un autre père, recommencer la vieille histoire depuis le commencement. « Pourquoi m'as-tu épousée ? – Tu le sais bien ; mais pourquoi voulais-tu m'avoir ? – Tu le sais bien. » Et ainsi de suite jusqu'à la fin des fins.

LOUISE.

C'est M. le Consul qui vient.

LE MONSIEUR.

Comment est-il ?

LOUISE.

Il ne semble pas se presser.

LE MONSIEUR.

Il prépare ce qu'il va me dire ! A-t-il l'air satisfait ?

LOUISE.

Pensif, plutôt.

LE MONSIEUR.

Ah !... cela a toujours été ainsi ; aussitôt qu'il se trouve dans le voisinage de cette femme, il me trahit, elle a toujours su les charmer tous, excepté moi ! Elle était pour moi brutale, laide et sotte, et pour les autres seulement elle devenait aimable, charmante, belle et spirituelle ! Toutes les haines que mon caractère indépendant avait suscitées autour de moi, se transformaient aussitôt en sympathies vis-à-vis d'elle. Puis ils se servaient d'elle pour me réduire, m'influencer, me blesser et enfin me faire mourir !

LOUISE.

J'entre pour répondre au téléphone. Cet orage passera comme tout le reste.

LE MONSIEUR.

Les hommes ne peuvent souffrir un caractère indépendant. Ils veulent qu'on leur obéisse. Tous mes subordonnés et jusqu'à l'huissier de service voulaient m'assujettir, et, comme je résistais, ils m'appelaient un despote. Les servantes de la maison essayaient de me faire manger les restes, et comme je ne l'admettais pas, elles excitaient la maîtresse de maison contre moi. Et enfin ma femme elle-même voulait m'assujettir à l'aide de l'enfant ; alors je suis parti, et il y a eu une conspiration contre le tyran – c'était

moi. – Rentre maintenant, Louise, nous serons bien ici pour mettre le feu aux poudres.

LE FRÈRE *arrive à gauche.*

LE MONSIEUR.

Le résultat ? Pas de détails, n'est-ce pas ?

LE FRÈRE.

Asseyons-nous. Je suis un peu fatigué.

LE MONSIEUR.

Le banc est mouillé.

LE FRÈRE.

Ce ne sera pas plus dangereux pour moi que toi.

LE MONSIEUR.

Comme tu veux. Où est mon enfant ?

LE FRÈRE.

Puis-je commencer par le commencement ?

LE MONSIEUR.

Commence.

LE FRÈRE, *lentement.*

J'arrive donc à la gare avec Gerda ; je le vois, lui, devant le guichet avec Agnès...

LE MONSIEUR.

Agnès était donc là ?

## LE FRÈRE.

Oui, et ton enfant aussi. Gerda reste devant la porte et je m'avance juste au moment où il tendait les billets à Agnès ; quand elle voit que c'étaient des billets de troisième classe, elle les lui jette à la figure, sort en courant et monte dans une voiture.

## LE MONSIEUR.

Fi !

## LE FRÈRE.

Pendant que je m'expliquais avec le monsieur, Gerda s'avance, s'empare de l'enfant et disparaît avec elle dans la foule...

## LE MONSIEUR.

Et lui, que dit-il ?

## LE FRÈRE.

Tu sais bien, quand on n'entend qu'un seul son de cloche...

## LE MONSIEUR.

Non, je veux savoir. Il n'était pas si mauvais, naturellement, que nous l'avions pensé ; il a aussi ses bons côtés, n'est-ce pas ?

## LE FRÈRE.

Sans doute.

LE MONSIEUR.

Cela ne me surprend pas. Mais ne me demande pas d'entendre faire le panégyrique de mon ennemi.

LE FRÈRE.

Non pas le panégyrique – mais il y a des circonstances atténuantes...

LE MONSIEUR.

M'as-tu jamais écouté, lorsque j'ai voulu te dire comment les choses s'étaient réellement passées ? Tu ne répondais que par un silence désapprobateur comme si j'avais voulu te mentir. Tu tenais toujours pour l'injustice, et ceci, parce que... tu étais amoureux de Gerda. Mais il y avait encore un autre motif...

LE FRÈRE.

Ne dis plus rien, frère ! Tu ne vois les choses qu'à ton point de vue...

LE MONSIEUR.

Comment puis-je voir mes affaires du point de vue de mon ennemi ? Je ne puis pourtant pas élever la main contre moi-même ?

LE FRÈRE.

Je ne suis pas ton ennemi.

LE MONSIEUR.

Tu l'es, si tu es l'ami de celle qui m'a fait du mal. – Où est mon enfant ?

LE FRÈRE.

Je ne le sais pas.

LE MONSIEUR.

Comment les choses ont-elles fini à la gare ?

LE FRÈRE.

Le Monsieur est parti seul pour le Sud.

LE MONSIEUR.

Et les deux autres ?

LE FRÈRE.

Disparues.

LE MONSIEUR.

Alors elles peuvent encore me tomber sur les bras.  
(*Pause.*) Les as-tu vues partir avec lui ?

LE FRÈRE.

Non, il est parti seul.

LE MONSIEUR.

Nous voilà au moins débarrassés de celui-là. Restent la mère et l'enfant.

LE FRÈRE.

Pourquoi y a-t-il de la lumière là-haut ?

LE MONSIEUR.

Parce qu'ils ont oublié d'éteindre.

LE FRÈRE.

Je vais y aller.

LE MONSIEUR.

Non, n'y va pas. Pourvu qu'elles ne reviennent pas ! Re-commencer tout cela, comme un devoir d'écolier...

LE FRÈRE.

Mais tout commence à s'arranger.

LE MONSIEUR.

Le pire nous attend. Crois-tu qu'elles reviendront ?

LE FRÈRE.

Non, pas après la défaite qu'elle a subie devant Louise.

LE MONSIEUR.

Je l'avais oublié ! Elle m'a fait l'honneur de paraître jalouse. Je crois tout de même qu'il y a une justice dans ce monde.

LE FRÈRE.

Et elle a dû constater qu'Agnès était plus jeune qu'elle.

LE MONSIEUR.

Pauvre Gerda ! – Dans des cas pareils, on ne peut pas dire aux gens qu'il y a une justice, une justice vengeresse... car ils mentent en disant qu'ils aiment la justice. Leur propre saleté, ils voudraient qu'on la respectât. La Némésis n'est là que pour les autres... (*Pause.*) On sonne. C'est un serpent à sonnettes, ce téléphone !

LOUISE. *On la voit prendre l'appareil. Pause.*

LE MONSIEUR, *à Louise.*

Le serpent a mordu ?

LOUISE, *à la fenêtre.*

Puis-je vous parler ?

LE MONSIEUR *va à la fenêtre.*

Parle !

LOUISE.

M<sup>me</sup> Gerda s'en va en Dalécarlie pour se retirer chez sa mère avec l'enfant.

LE MONSIEUR, *au frère.*

La mère et l'enfant à la campagne, dans un bon milieu. Tout s'arrange maintenant ! Oh !

LOUISE.

M<sup>me</sup> Gerda me prie de monter à l'appartement et d'éteindre les lumières !

LE MONSIEUR.

Fais-le tout de suite, Louise, et baisse les stores, afin que nous ne puissions plus rien voir.

LOUISE *s'en va.*

LE CONFISEUR *sort, il regarde en l'air.*

Je crois que l'orage s'est dissipé.

LE MONSIEUR.

Le ciel semble en effet s'être éclairci, et nous allons avoir clair de lune !

LE FRÈRE.

C'était une pluie bienfaisante.

LE CONFISEUR.

Bénie !

LE MONSIEUR.

Voici enfin l'allumeur de réverbères. (*L'allumeur de réverbères vient et allume le réverbère.*)

LE MONSIEUR.

Le premier réverbère. C'est l'automne ! Notre saison, à nous autres vieux ! Le crépuscule tombe, mais la raison nous éclaire comme une lanterne sourde pour que nous ne prenions pas un mauvais chemin.

LOUISE, *on l'aperçoit dans l'appartement du premier ; aussitôt après il fait obscur.*

LE MONSIEUR.

Ferme les fenêtres et baisse les stores, pour que les souvenirs dorment en paix ! La tranquillité de l'âge. Et cet automne je quitterai cette maison silencieuse.

RIDEAU.

# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

*Ebooks libres et gratuits*

**<http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits>**

Adresse du site web du groupe :

**<http://www.ebooksgratuits.com/>**

—  
**Août 2022**  
—

– **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, PatriceC, FrançoisM, Coolmicro.

– **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

*Votre aide est la bienvenue !*

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES  
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**